

307.

LES
VOLTIGEURS
de la 32^E

OPÉRA COMIQUE EN TROIS ACTES

PAROLES DE
EDMOND GONDINET ET GEORGES DUVAL.

MUSIQUE DE
ROBERT PLANQUETTE



CALMANN LÉVY, éditeur, 3, rue Auber

L. BATHLOT
ÉDITEUR DE MUSIQUE
39, rue de l'Échiquier

A. CORCIER
LIBRAIRE
9, Faubourg du Temple

BARBRÉ, 12, Boulevard Saint-Martin, 12

PARIS.— 1880

Propriété pour tous pays suivant traités internationaux

LES

Voltigeurs de la 32^e

OPÉRA COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre
de la Renaissance, le 7 janvier 1880.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

PERSONNAGES

LE Marquis DE FLAVIGNOLLES.....	MM. ISMAEL.
RICHARD, Officier d'ordonnance.....	MARCHETTI.
CÉSAR.....	LARY.
FLAMBARD, Sergent des Voltigeurs....	Mlle Mily MEYFR.
LE TAMBOUR-MAJOR.....	MM. TONY.
LE MAIRE.....	DEBERG.
LE COMTE.....	PACRA.
LE DUC.....	LIBERT.
LE VIDAME.....	WILLIAM.
MARCEL.....	TAUFFENBERGER.
GONTRAN.....	DESCLOS.
NICOLETTE.....	Mlles JEANNE GRANIER.
DOROTHÉE.....	DESCLAUZAS.
THÉODINE.....	LYDIE BOREL.
Mlle BRANCHU.....	NORETTE.
CÉLESTE.....	LILIA HERMANN.
UNE VIVANDIÈRE.....	RIBE.
BÉATRIX.....	PAVICINI.

L'action se passe en 1803.

Pour la mise en scène exacte de l'ouvrage, s'adresser à M. BATHLOT,
éditeur, ainsi que pour la musique et les parties d'orchestre.

LES
VOLTIGEURS
de la 32^{ème}

ACTE PREMIER

DEVANT LA MAIRIE DE SALENCY.

La mairie en pan coupé à droite; à gauche une maison élégante avec terrasse. Au lever du rideau, on voit en scène douze jeunes filles qui ont concouru pour le titre de rosière et qui ont toutes le même costume. Des jeunes gens, tous uniformément vêtus aussi, avec un énorme bouquet de roses à leur boutonnière, entrent un à un à la mairie, et, chaque fois qu'il en entre un, les chœurs poussent des cris de joie.

SCÈNE PREMIÈRE

DOROTHÉE, THÉODINE, CÉLESTE, Mlle BRANCHU,
PAYSANS, PAYSANNES.

CHŒUR.

Encore un ! encore un qui veut les mille écus !
Encore un qui voudrait épouser la rosière !
On se met sur les rangs, on s'inscrit chez le maire.
Ah ! voyez ! voyez donc comme ils sont tous émus.

Un nouveau prétendant entre à la mairie pour se faire inscrire.

TOUS.

Ça fait douze !

DOROTHÉE, *paraissant.*

Déjà douze!

TOUS.

Oui, mademoiselle.

DOROTHÉE.

Douze prétendants à la main de la rosière! Comme on voit bien que la commune lui donne mille écus!

THÉODINE.

Papa a dit...

TOUS, *avec respect.*

M. le maire!

THÉODINE, *avec satisfaction.*

Oui.

MADemoiselle BRANCHU, *à Céleste.*

Est-elle fière parce que son papa est maire! Le mien l'était l'année dernière.

CÉLESTE.

Et le mien le sera l'année prochaine; il est adjoint.

DOROTHÉE.

Qu'a-t-il dit, votre papa, mademoiselle?

THÉODINE.

Il a dit qu'on irait jusqu'à treize.

DOROTHÉE.

Il n'est pas superstitieux. Alors, la rosière pourra choisir parmi treize prétendants, — vulgairement les rosiers, — treize rosiers.

MADemoiselle BRANCHU.

En voilà une qui a de la chance!

DOROTHÉE.

Elle l'a emporté ce matin sur tant de concurrentes!

TOUTES.

C'est une injustice.

DOROTHÉE.

Vous aurez au moins porté le joli costume de rosière pen-

dant un jour. Où se fera, cette année, le couronnement de la triomphatrice?

THÉODINE.

Ici, devant la mairie.

DOROTHÉE.

J'aurais pensé que M. le maire...

THÉODINE.

Papa?

DOROTHÉE.

Remettrait la cérémonie à la semaine prochaine.

TOUTES.

Pourquoi?

DOROTHÉE.

Parce que nous logeons depuis trois semaines à Salency un bataillon de voltigeurs.

LES TROIS JEUNES FILLES.

Eh bien?

DOROTHÉE.

Eh bien! Ce n'est pas le moment de couronner des rosières.

CÉLESTE.

Mademoiselle Dorothée a raison. Ce n'est pas quand on a des voltigeurs dans un village...

THÉODINE.

Je vous prie, mademoiselle Céleste, de ne pas dire de mal de papa. S'il y a des voltigeurs, il est bien facile de ne pas les regarder.

DOROTHÉE.

Mais je ne les regarde pas, mademoiselle Théodine, croyez bien que je ne les regarde pas; d'ailleurs leur chef est grêlé.

CÉLESTE.

Pas si haut! Il demeure en face.

DOROTHÉE.

Chez l'ancien maire?

MADemoiselle BRANCHU.

Chez papa. Il est nommé depuis hier et il donne un grand dîner ce soir à tous ses officiers.

DOROTHÉE.

Et ils seront là, en face. Ah ! si j'étais l'héroïne de la fête, moi, je ne saurais plus comment rougir.

LES TROIS JEUNES FILLES.

Pourquoi, mademoiselle ?

DOROTHÉE.

Pourquoi ? Pourquoi ? Vous me faites des questions comme si vous ne saviez pas que je suis demoiselle.

LES TROIS JEUNES FILLES.

Oh ! si, nous le savons bien.

CÉLESTE.

Elle le dit assez.

DOROTHÉE.

L'ancien maire de Salency...

MADemoiselle BRANCHU.

Papà !

DOROTHÉE.

A bien voulu me décerner le titre de rosière honoraire.

MADemoiselle BRANCHU.

C'est un bien beau titre, cela, mademoiselle.

DOROTHÉE.

Oui, mademoiselle Branchu, très beau ; mais je trouve qu'il me vieillit.

CÉLESTE.

Au contraire, mademoiselle, ça indique votre âge.

DOROTHÉE.

Eh bien, tout ce qui indique l'âge d'une femme la vieillit. C'est en 1796, sous le Directoire, que j'ai eu l'honneur d'être rosière civile.

THÉODINE.

Nous sommes en 1803.

MADemoiselle BRANCHU.

Cela vous fait vingt-sept ans.

DOROTHÉE.

Vous voyez que cela me vieillit.

THÉODINE.

Pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée, mademoiselle?

DOROTHÉE.

Parce que mon cœur a eu des exigences, et puis parce que, sous le Directoire, on ne dotait pas les rosières.

THÉODINE.

Alors, où était le plaisir?

DOROTHÉE.

Maintenant, on leur donne mille écus.

MADemoiselle BRANCHU.

Et les maris ne leur manquent pas.

DOROTHÉE.

C'est ce que demande votre premier Consul. Il marie les demoiselles pour donner des enfants à la patrie. Ça, c'est bien! Je ne l'aime pas, votre premier Consul. J'ai été chouanne avant d'être rosière; mais je ne peux pas m'empêcher de répéter : Ça, c'est beau!

THÉODINE.

Papa a dit que l'année prochaine, si la commune est assez riche, il y aura quatre rosières.

CÉLESTE.

Et l'année d'après, quand papa sera maire, (*se tournant vers les jeunes filles*) vous serez toutes rosières.

TOUTES.

Oh! quelle chance!

DOROTHÉE.

Il n'y aura plus de jalouses. Ce n'est pas comme ce matin, où elles ont failli faire une émeute.

TOUTES.

Oui, oui.

DOROTHÉE.

Chut! Silence! A quelle heure est la cérémonie?

THÉODINE.

A midi.

DOROTHÉE.

Et nous aurons des réjouissances publiques?

THÉODINE.

Oui, mademoiselle; papa a fait venir un montreur de bêtes.

DOROTHÉE.

Drôle d'idée! Quelles bêtes, mademoiselle?

THÉODINE.

Des ours.

DOROTHÉE.

Pour un couronnement de rosières?

THÉODINE.

Des biches.

DOROTHÉE.

C'est un symbole.

THÉODINE.

Et des cerfs.

DOROTHÉE.

Ça, c'est une provocation.

LES TROIS JEUNES FILLES.

Pourquoi, mademoiselle?

DOROTHÉE.

Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi? Ah! mon Dieu! Je n'ai pas encore mes insignes de rosière honoraire. Que penserait M. le maire?

THÉODINE.

Papa!

DOROTHÉE.

Et M. l'adjoint?

CÉLESTE.

Papa! (*Dorothée sort vivement.*)

THÉODINE.

M. l'adjoint aurait fait mieux !

MADEMOISELLE BRANCHU.

Certainement. Et elles ont eu raison de se révolter ce matin. Du temps de papa, ça se passait autrement.

THÉODINE.

En quoi, mademoiselle ?

MADEMOISELLE BRANCHU.

C'est Nicolette, la petite gardeuse de chèvres, qui aurait dû être nommée rosière.

CÉLESTE.

Oh ! oui, par exemple ! et quand ce sera papa qui sera maire...

THÉODINE.

Nicolette s'est laissé faire la cour par un voltigeur.

MADEMOISELLE BRANCHU.

Un militaire, mais si doux, si timide, si comme il faut !

CÉLESTE.

Et qui doit l'épouser quand il aura fini son service.

THÉODINE.

C'est égal. (*On entend César.*) Eh ! le voilà, votre militaire si timide.

MADEMOISELLE BRANCHU.

Il porte le bouquet des rosiers !

CÉLESTE.

Il veut donc aussi épouser la rosière ?

MADEMOISELLE BRANCHU.

Quoique voltigeur !

TOUS.

Ça fait treize !

SCÈNE II

LES MÊMES, *moins* DOROTHÉE, CESAR.CÉSAR, *entrant*.

Oui, César vient se mettre sur les rangs,
 César se présente lui-même.
 Il n'est pas beau, mais les hasards sont grands,
 Oui, c'est César qui fera le treizième.

Car de vertu
 Je suis féru,
 Qui l'aurait cru ?

Mais c'est là ma manière.
 Je ne sais pas vous courtiser ;
 Certes, j'aime mieux épouser
 La rosière.

Quand sa vertu portera le cachet
 Et le timbre de la mairie,
 Aurai-je peur du fameux ricochet
 Qu'on craint toujours lorsque l'on se marie ?

Mais, si le sort
 Me donne tort,

L'affront sera pour la commune entière.

Je ne sais pas vous courtiser ;
 Certes, j'aime mieux épouser
 La rosière.

CÉLESTE, *à Théodine*.

Vous voyez, mademoiselle, qu'il ne pense pas à Nicolette.

THÉODINE.

Il paraît bien.

MADemoiselle BRA ↗ CHU.

Ah ! du temps de papa, ça se passait autrement.

SCÈNE III

LES MÊMES, FLAMBARD.

FLAMBARD, *sortant de la maison de gauche.*

Eh bien! conscrit?

CÉSAR.

Le sergent Flambard!

FLAMBARD.

Tu veux donc épouser la rosière?

CÉSAR.

Oui, sergent.

FLAMBARD.

C'est pour plus tard, alors, puisque tu es soldat? C'est une rosière que tu te mets sur la planche.

CÉSAR.

Oui, sergent.

FLAMBARD.

Sapristi! Dans un pays où il y a de si jolies filles! (*Caresant le menton de Théodine.*) Tu n'es pas rosière, toi?

THÉODINE.

Monsieur le voltigeur, je suis la fille du maire.

FLAMBARD.

Oh! oh! et toi alors?

MADEMOISELLE BRANCHU.

Je suis la fille de l'ancien maire.

CÉLESTE.

Et moi la fille du maire de l'année prochaine.

FLAMBARD.

Crédié! les autorités vont bien dans ce village.

CÉSAR.

Oui, sergent. Aussi je me suis dit que je ne me marierais qu'à Salency et n'épouserai jamais qu'une rosière.

FLAMBARD.

Je vais au rapport pour la revue. (*A César.*) Très bonne idée. Baisse-toi, je te donne ma bénédiction. — Au revoir, mes belles; au revoir, mes petites, au revoir. (*Il sort.*)

CÉSAR.

Merci, sergent.

MADEMOISELLE BRANCHU.

Ah ! qu'il est gentil, ce petit-là !

THÉODINE ET CÉLESTE.

Oh ! oui, il est gentil !

TOUTES.

Qu'il est gentil !

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins FLAMBARD.

THÉODINE, à César.

Alors, tu ne faisais donc pas la cour à Nicolette ?

CÉSAR.

Ah ! si, je l'aime bien, Nicolette; mais, puisqu'elle n'a pas réussi...

THÉODINE.

A quoi ?

CÉSAR.

A être rosière.

TOUTES LES JEUNES PAYSANNES.

C'est moi qui devais l'être, c'est moi, c'est moi, c'est moi ! (*César, mademoiselle Branchu, Théodine et Céleste essayent vainement de les séparer. Elles vont se quereller violemment, quand le maire paraît à la porte de la mairie.*)

Oh ! monsieur le maire !

THÉODINE.

Papa!

CÉSAR.

Monsieur le maire, je demande à m'inscrire comme pré-tendant à la main de la rosière. (*Le maire accorde l'autorisation par un geste plein de dignité.*) Merci, monsieur le maire. (*César entre à la mairie.*)

DES PAYSANNES.

Bonjour, monsieur le maire !

DES PAYSANS.

Bonjour, monsieur le maire!

D'AUTRES PAYSANNES.

Bonjour, monsieur le maire!

D'AUTRES PAYSANS.

Bonjour, monsieur le maire! (*Le maire salue et traverse majestueusement sans dire un mot.*)

THÉODINE, avec admiration.

Comme papa représente bien !

CÉLESTE, l'imitant.

Cette façon de saluer !

MADEMOISELLE BRANCHU.

Ah ! si vous aviez vu papa ! (*Elle l'imité.*)

CÉLESTE.

Et papa donc, qui n'est qu'adjoint ! (*Elle l'imité.*)

MADEMOISELLE BRANCHU.

Est-ce qu'il nous fera un discours ?

CÉLESTE.

Vous le voyez bien, puisqu'il sort de sa poche.

MADEMOISELLE BRANCHU.

Oh ! si vous aviez entendu celui de papa !

CÉLESTE.

Voilà deux ans que papa prépare le sien ; vous l'entendrez l'année prochaine.

MADemoiselle BRANCHU.

Ah ! mon Dieu ! il va se rencontrer avec Nicolette. Ah !
comme ça m'amuserait !

TOUTES.

Ah ! ah ! ah !

CÉLESTE.

Non, elle passe.

MADemoiselle BRANCHU.

Elle a gardé ses habits de tous les jours.

CÉLESTE.

Mais si, elle vient de ce côté, toute triste...

MADemoiselle BRANCHU.

Si elle nous voit, elle ne viendra pas.

CÉLESTE.

Cachons-nous.... (*Sonnettes de chèvres.*)

TOUS.

Oui, oui, cachons-nous. (*Ils quittent la scène.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, moins CÉSAR, NICOLETTE.

NICOLETTE.

Non, je n'irai pas à leur fête ; ils peuvent bien faire danser des ours pour la rosière ; moi, je resterai avec mes bi-quots... Oh ! les injustices !

Ah ! la rosière
Joyeuse et fière,
En habits plus beaux que le jour,
Toute pimpantø
Et triomphante,
Comme une reine aura sa cour !

Quand on s'avance
Avec décence,
Le cœur rempli d'un doux émoi,
Sous la couronne
On est mignonne;
Mais cela n'est pas pour moi.

Je me croyais pourtant, comme on se trompe!
A cet honneur des droits incontestés;
Je me voyais embrassant avec pompe
Monsieur le maire et les autorités.
Ah! la rosière, etc.

Oh ! les injustices ! ça me fait sauter, moi, les injustices.
(A ses chèvres.) Eh bien, non, non, ce n'est pas votre faute,
à vous... Vous ne m'avez pas fait concurrence, vous; vous
n'avez pas cherché à séduire M. le maire comme les
autres; ça vous est bien égal à vous d'être rosières... D'ail-
leurs, c'est des biquots... Oh! les injustices! les injustices!

PAYSANS ET PAYSANNES REPARAISSANT.

Pour quelques passe-droits
Faut-il crier sur les toits ?

NICOLETTE.

Non, non, non, non, non, non !

TOUS.

Dans ta douleur comment te suivre ?
Sans être rosière on peut vivre.

LES TROIS JEUNES FILLES.

Sans être rosière on peut vivre.

TOUS.

C'est très vexant, je le sais bien,
Quand la vertu ne sert à rien.

NICOLETTE.

Non, non, non, non, non, non !

TOUS.

Sans être rosière on peut vivre.

NICOLETTE.

Oui, mais ce titre si vanté,
C'est moi qui l'avais mérité.

LE CHŒUR, *riant*.

Ah ! ah ! ah ! ah !

NICOLETTE.

Ah ! moi, vous pouvez m'en croire,
Je suis sage, et pourtant
Mon César m'aime tant
C'est bien plus méritoire.

CHŒUR.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! voilà !
(*Aux jeunes filles.*)

Que répondez-vous à cela ?

LES JEUNES FILLES.

Mais comme toi, ma petite,
On a de jolis amoureux.
Quand nous ne faisons rien pour eux
Nous avons aussi du mérite.

NICOLETTE.

Pas autant ! pas autant !

CHŒUR.

Pas autant ? pas autant ?

NICOLETTE.

Mon César a si bonne grâce !
Et quand il veut que je l'embrasse,
Ah ! croyez-moi, c'est bien tentant !

GOUPLETS.

I.

Au temps des mugnets, un dimanche,
Nous allions par les chemins creux ;
J'avais ma belle robe blanche,
Des boutons d'or dans les cheveux ;
Vraiment j'étais assez gentille ;
Alors César m'offre son bras ;

Il me parle avec embarras,
 Et dans ses yeux un éclair brille.
 Je m'écriai : « Chut ! Que fais-tu ?
 « Nous concourons pour la vertu. »

II.

Et plus tard, au temps des noisettes,
 Que nous allions cueillir au bois,
 Écoutant chanter les fauvettes,
 Nous ne parlions plus qu'à mi-voix.
 Tout à coup, il devient si tendre
 Et mon pauvre cœur bat si fort,
 Qu'il nous semble que tout s'endort ;
 Nous nous parlions sans nous entendre.
 Mais je lui dis : « Chut ! que fais-tu ?
 « Nous concourons pour la vertu ! »
 Mais je lui dis : « Chut ! que fais-tu ? »
 Ça vaut bien le prix de vertu !

LES JEUNES FILLES.

Oh ! oui !... oh ! oui !... ça le vaut bien !

NICOLETTE.

Je n'ai pas le prix, mais il me reste César, qui m'épousera quand il aura fini son temps.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CESAR.

CÉSAR, *revenant triomphant.*

Me voilà inscrit !

NICOLETTE.

César ! César ! avec le bouquet des rosiers ?

CÉSAR.

suis le treizième.

NICOLETTE.

Eh bien ! Et moi, César ?

CÉSAR, *embarrassé.*

Nicolette !

NICOLETTE.

Oh ! ne t'en va pas et réponds... devant tout le monde.
Eh bien ! Et moi ?

CÉSAR, *embarrassé.*

Ce n'est pas toi qui as le prix.

NICOLETTE.

Tu sais pourtant si je le méritais.

CÉSAR.

Mais je n'étais pas dans les juges !

NICOLETTE.

Et comme tu n'étais pas dans les juges, tu ne me connais plus.

CÉSAR.

Si, si, Nicolette, c'est toujours toi que j'aime.

NICOLETTE.

Mais tu épouses Gertrude ?

CÉSAR.

Pour l'honneur ! Et puis ce n'est pas encore sûr.

NICOLETTE.

Si elle ne veut pas de toi, tu me reviendras... Eh bien ! non, vois-tu, non.... Épouse qui tu voudras, c'est moi qui ne te connais plus.

TOUTES.

Bien, bien, Nicolette !

NICOLETTE, *s'animant de plus en plus.*

Et d'abord, qui t'a dit que je t'aimais ? Ce n'est pas moi, n'est-ce pas?... Je ne te l'ai jamais dit.

CÉSAR.

Je l'ai vu....

NICOLETTE.

A quoi l'as-tu vu? A quoi? Parce que je baissais les yeux en te regardant? C'est ma manière à moi: quand je regarde les gens, je baisse les yeux. Parce que je t'ai laissé quelquefois prendre un baiser. La belle affaire!... Voilà ma joue, qui veut m'embrasser?... Un baiser, ça ne compte que pour le plaisir que ça donne! Parce que tu étais là, un jour, dans le bois, lorsque le vent m'a décoiffée et qu'une ronce a dégrafé mon corsage? Eh! bien, me voilà décoiffée, et le voilà dégrafé, mon corsage! Qu'est-ce que ça prouve?

TOUTES.

Bien, bien, Nicolette... Bravo, Nicolette!

NICOLETTE.

Et ne crois pas que je sois triste au moins. Tu vois, je ris, je ris... Je n'ai jamais tant ri. (*Pleurant à moitié*). Je ris tant que je peux... Voici M. le maire. (*Criant*.) Vive monsieur le maire!

CÉSAR.

Tais-toi! Tais-toi! Il va croire que tu te moques.

NICOLETTE, *criant plus fort*.

Vive monsieur le maire!

DOROTHÉE, *entrant avec des insignes de rosière exagérés*.

Que se passe-t-il?

NICOLETTE.

Ah! la voilà, la rosière. (*Elle se précipite vers Dorothée*.) Attends! attends!... Je vais te l'arranger, ta couronne:

DOROTHÉE, *se défendant*.

Mais je suis honoraire, moi, je suis honoraire!

NICOLETTE.

Ah! pardon, pardon, mademoiselle Dorothée, je perds la tête, voyez-vous, c'est la joie... Vous imaginez-vous ce César qui se figurait que je l'aimais? Ah! bien, ouiche!

DOROTHÉE, *aux jeunes filles*.

Emmenez-la, elle ferait un scandale, ça troublerait la cérémonie.

THÉODINE.

La cérémonie de papa! Viens, Nicolette, viens. Il vaut mieux ne pas rester.

CÉSAR.

Monsieur le maire ne sera pas content.

NICOLETTE, *se laissant entraîner.*

Vive monsieur le maire et toutes les autorités!... Vive...

DOROTHÉE.

Ah! mon Dieu! (*Nicolette disparaît, entraînée par des jeunes filles, qui reviennent un instant après.*)

THÉODINE.

Chut!... chut!... La cérémonie commence. Papa est à sa place.

DOROTHÉE.

Chut!... chut!... Voici les rosiers. Il y en a de très bien.

LES ROSIERS.

Nous sommes treize amoureux platoniques;

Nous sommes les rosiers.

Nos cœurs sont des brasiers,

Mais nous ferons des maris pacifiques.

Vive, vive les rosiers!

De la vertu toujours, monsieur le maire,

Nous vous jurons de goûter les douceurs,

Quand notre femme aurait la main légère,

Car la vertu n'adoucit pas les mœurs.

Sur l'époux, homme utile,

Qui dort calme et tranquille,

Faut-il s'apitoyer?

Au lieu de guerroyer,

A son doux foyer

Il se fait choyer.

Nous fonderons de nombreuses familles,

Et nous aurons très régulièrement

De gros garçons et presque pas de filles,

Car nous voulons plaire au Gouvernement.

DOROTHÉE.

Ils sont positivement très bien... Où dois je me placer, monsieur le maire, comme rosière honoraire?... Devant, n'est-ce pas? Non, à droite? Non, à gauche? Derrière! Mais on ne me verrait pas alors... Tant pis pour la fête!

THÉODINE.

Chut!... chut!... Voici l'héroïne de la fête.

MADEMOISELLE BRANCHU.

Ah! cette Théodine! Il n'y en a que pour elle.

CÉLESTE.

L'année prochaine, ce sera mon tour.

TOUS, *mystérieusement.*

La rosière!

CHŒUR.

Ah! qu'elle est jolie!

Quel maintien noble et décent!

Elle est belle, elle est accomplie,

Admirez cet air innocent.

LES JEUNES FILLES.

Voyez donc comme on la vante :

Elle a toutes les vertus,

Elle est belle, elle est sâvante,

Depuis qu'elle a millé écus.

REPRISE DU CHŒUR.

Ah! qu'elle est jolie, etc.

LES HOMMES.

Monsieur le maire ouvre la bouche.

Chut! monsieur le maire se mouche

l va prononcer son discours.

LES FEMMES.

Allons, ne parlez pas toujours;

Je veux entendre le discours.

(Le maire se dispose à parler. Il attend le silence. Il ouvre une bouche énorme, quand on entend tambour et grosse caisse. Le maire fait un geste désespéré et met son discours dans sa poche.)

TOUS.

Les saltimbanques! Les saltimbanques!

THÉODINE.

Maudits saltimbanques!

DOROTHÉE.

Monsieur le maire n'est pas content.

THÉODINE.

Mais c'est bien naturel, mademoiselle. *(La rosière sort en baissant les yeux, avec son père. Les rosiers alors partent en courant.)*

LA CANTINIÈRE.

Voilà les rosiers qui courent après les ours. D'ailleurs il ne faut pas espérer qu'on couronnera des rosières tant que notre bataillon séjournera dans ce pays.

DOROTHÉE.

C'est ce que je disais, madame. Monsieur le maire a eu tort.

THÉODINE.

Je vous prie, mademoiselle, de ne pas dire de mal de papa.

DOROTHÉE.

Me voilà une affaire avec la mairie.

LA CANTINIÈRE.

Moi, madame, j'avais demandé à concourir.

DOROTHÉE, *étonnée*.

Vous, cantinière?

LA CANTINIÈRE.

Oui, moi, et j'aurais eu le prix... mais le commandant dit que ce serait humiliant pour le bataillon.

DOROTHÉE.

Il a raison. Que dis-je?

SCÈNE VII

LES MÊMES, FLAMBARD.

FLAMBARD, *entrant.*

Eh! la cantinière... On vous désire chez le commandant.

LA CANTINIÈRE.

Voilà, mon sergent! (*Elle entre chez le commandant.*)FLAMBARD, à *Dorothée.*

Enfin... je vous trouve seule...

DOROTHÉE.

Hein?... Quoi?

FLAMBARD.

Je passe tous les jours sous vos fenêtres.

DOROTHÉE.

On est bien pardonnable de ne pas vous voir; vous êtes si petit!

FLAMBARD.

Tu m'insultes, donc tu m'aimes!

DOROTHÉE.

Eh bien! eh bien! Comme il y va!

FLAMBARD.

Je ne suis que sergent... prends-moi comme ça, je vau mieux que quand je serai général.

DOROTHÉE.

Croyez-vous? (*A part.*) Le petit polisson!

FLAMBARD.

Il ne faut pas attendre les grades pour s'aimer.

DOROTHÉE.

Eh bien! eh bien!

FLAMBARD.

Toi, tu es gradée dans les rosières!

DOROTHÉE.

Mais, voltigeur, cela devrait vous inspirer le respect.

FLAMBARD.

Oh! si la vertu des femmes retenait les hommes, il n'y aurait plus de femmes vertueuses.

DOROTHÉE.

Il est abominable, ce voltigeur.

LE MARQUIS, *paraissant*.

Dorothée! Dorothée!

DOROTHÉE.

Le marquis de Flavignolles!

FLAMBARD.

J'ai un rival. (*Il sort furieux.*) Je le tuera!

SCÈNE VIII

DOROTHÉE, LE MARQUIS.

DOROTHÉE.

Monsieur le marquis en France! Monsieur le marquis à Salency!

LE MARQUIS.

Pas si haut! Je tiens à garder l'incognito,

DOROTHÉE.

Pardonnez-moi, c'est la surprise et l'émotion... Je devrais tomber en syncope!

LE MARQUIS, *vivement*.

Ne fais pas cette bêtise.

DUO.

LE MARQUIS.

Il n'est qu'un temps pour la folie!

N'es-tu donc pas toujours jolie?

Ah! Dorothée, oublions ce temps-là.

Quelle est cette toilette?

Que te voilà
 Mignonne et coquette!
 Mais qu'est cela?
 Et cette couronne,
 Dis-moi donc, friponne,
 Que fait-elle là?

DOROTHÉE.

J'ai gardé ma couronne,
 Un palladium,
 C'est un droit qu'on donne
 Comme un post-scriptum,
 Et je suis rosière,
 Rosière honoraire
 Pour le décorum.

LE MARQUIS.

Eh bien! oui, Dorothée,
 Eh bien! oui, c'est moi.
 Sois moins agitée
 Et reviens à toi.
 Remets-toi, je tremble
 Qu'on nous trouve ensemble
 Dans ce désarroi.

DOROTHÉE.

Ah! mon trouble s'explique;
 C'est votre voix,
 Douce et mélodique,
 C'est vous que je vois;
 Je suis dans l'extase :
 Vous êtes, sans phrase,
 Beau comme autrefois.

LE MARQUIS.

Oublions les choses passées
 Et ne songeons qu'à l'avenir.
 Quand les amours sont trépassées.
 Il ne faut plus y revenir.

DOROTHÉE.

Dans ce temps-là vous étiez tendre
Et galant comme un troubadour,
Vous ne faisiez jamais attendre,
Jamais attendre un mot d'amour.

LE MARQUIS.

Alors c'est honoraire ?

DOROTHÉE.

Oui.

LE MARQUIS.

Tu es une rosière en retraite ?

DOROTHÉE.

Monsieur le marquis !

LE MARQUIS.

Ne te fâche pas et reste calme. J'ai à te parler de choses
sérieuses.

DOROTHÉE.

Ah ! je vous écoute, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

J'ai voulu venir voir ce qui se passait en France. J'ai laissé
ma fille à Londres.

DOROTHÉE.

Mademoiselle Béatrix,

LE MARQUIS.

Madame. Elle a épousé à seize ans un lord anglais, qui est
mort du spleen pendant la lune de miel.

DOROTHÉE.

Du spleen ! Alors elle est veuve ?

LE MARQUIS.

Au milieu de la lune de miel... Il n'y a que les Anglais pour
avoir de ces idées-là. Mais, si je suis rentré en France, tu
penses bien que ce n'est pas pour rendre hommage à M. de
Buonaparte, soi-disant premier Consul.

DOROTHÉE.

Je le pense, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Eh bien, la première personne que je rencontre en mettant le pied à Paris, c'est M. de Buonaparte. Il me regarde comme un homme qui devine un ennemi de qualité. Je lui accorde quelque flair. Je lève mon chapeau, il croit que je le salue; il paraît satisfait et je crie : Vive le Roi!

DOROTHÉE.

Ah! monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Voilà comme je suis, moi. Aussitôt, on me saisit. Oui, Dorothée, les sicaires de ce monsieur me saisissent. Moi, Lusignan, marquis de Flavignolies!

DOROTHÉE.

Les coquins!

LE MARQUIS.

Ils m'ont enfermé dans une berline; ils m'ont amené aux Tuileries, car ils sont aux Tuileries maintenant. Ils m'ont jeté dans un salon.

DOROTHÉE.

C'est horrible.

LE MARQUIS.

Et ils m'ont fait grâce!

DOROTHÉE.

Les braves gens!

LE MARQUIS.

Ils n'ont pas osé me tuer. Ils m'ont fait grâce. (*S'arrêtant.*)
A la condition que ma fille épouserait un de leurs officiers.

DOROTHÉE.

Oh!

LE MARQUIS.

A son choix.

DOROTHÉE.

A son choix !... Il y en a de magnifiques.

LE MARQUIS.

Jusqu'au grade de commandant.

DOROTHÉE.

Dans l'infanterie ?

LE MARQUIS.

Ou la cavalerie.

DOROTHÉE.

Ils sont encore plus beaux. Alors votre fille Béatrix ?

LE MARQUIS.

Une Flavignolles !

DOROTHÉE.

Oui.

LE MARQUIS.

Tu trouves ça tout simple, toi ?

DOROTHÉE, *vivement*.

Non, monsieur le marquis, non !

COUPLETS.

LE MARQUIS.

I

Ils veulent épouser nos filles,
 Ces jeunes et fringants oisons ;
 A peine éclos dans leurs coquilles,
 Ils font risette à nos blasons.

Et vite, jeunesse folle,

Prenez donc nos officiers :

Ils dansent la carmagnole

Avec des airs princiers,

La la la la, la la la la.

(Riant d'un air dédaigneux.)

Ah ! monsieur de Buonaparte,

Vous avez perdu la carte !

II

Parbleu! descendez des croisades
 Pour aller offrir votre main
 Aux jolis soldats de tous grades
 Qui croissent le long du chemin.

Allons, vite, à la baguette,
 Qu'on prenne nos officiers!

Ils font déjà la courbette
 Avec des airs princiers.

La la la la, la la la la.

Ah! monsieur de Buonaparte,
 Vous avez perdu la carte!

DOROTHÉE.

Alors, monsieur le marquis, vous avez refusé?

LE MARQUIS.

Non, je n'ai pas refusé, j'ai accepté au contraire.

DOROTHÉE, *étonnée*.

Ah!

LE MARQUIS.

Avec empressement. M. de Buonaparte doit être satisfait.

DOROTHÉE.

Et Béatrix?

LE MARQUIS.

Béatrix ne sait rien. Ah! ah! ah! M. le premier Consul s'imagine que nous donnerons nos filles à ses officiers! Une Flavignolles! Rien que ça!... Allons donc! Je leur donnerai une gardeuse de dindons.

DOROTHÉE.

Comment?

LE MARQUIS.

Tu vas me trouver sur-le-champ une gardeuse de dindons ou d'autre chose, — je ne tiens pas au bétail, — pourvu que ce soit la fille la plus affreuse du pays, et c'est elle qui épousera l'officier de M. de Buonaparte.

DOROTHÉE.

Vous la ferez passer pour votre fille ?

LE MARQUIS.

Jusqu'à la rentrée de nos maîtres, ce qui ne peut tarder. En attendant, je m'installe de l'autre côté de Paris, car leur soi-disant premier Consul me rend mon château de Vaucresson. Il s'imagine me calmer avec ces façons-là. C'est à Vaucresson que je marierai l'infante de basse-cour que tu vas me découvrir.

DOROTHÉE, *baissant les yeux.*

Je m'étonne que monsieur le marquis n'ait pas pensé à moi.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

DOROTHÉE.

Pour sa vengeance.

LE MARQUIS.

A toi ?

DOROTHÉE, *baissant les yeux.*

J'ai beaucoup fréquenté la noblesse.

LE MARQUIS.

Précisément. Tu es trop bien pour ces messieurs... Songe donc, Dorothée, que tu es toujours charmante.

DOROTHÉE.

Je ne dis pas non.

LE MARQUIS.

Leur donner pour femme une fille comme toi, plantureuse et distinguée, ce ne serait plus une vengeance.

DOROTHÉE.

Je me rendrais si désagréable !

LE MARQUIS.

Pas assez... Jamais assez. Je veux une gardeuse d'oies.

DOROTHÉE, *avec humeur.*

Nous n'avons pas d'oies dans le pays.

LE MARQUIS.

Tu aimes donc le premier Consul, maintenant?

DOROTHÉE.

Oh! non, non.—Nous n'avons pas d'oies, mais nous avons une Nicolette qui garde les chèvres.

LE MARQUIS.

Les chèvres! Va pour les chèvres. Où est-elle?

DOROTHÉE.

Elle était là il n'y a qu'une minute. (*Appelant au fond.*)
Eh! Nicolette! Ohé! Nicolette!

LE MARQUIS.

Va me la chercher. (*Riant.*) Ah! ah! ah!

Ah! monsieur de Buonaparte,
Vous avez perdu la carte.

SCÈNE IX

LES MÊMES, NICOLETTE.

NICOLETTE, *entrant.*

Je viens de rentrer mes bêtes.

DOROTHÉE.

Salue... c'est M. le marquis de Flavignolles.

NICOLETTE.

Un marquis? (*Elle salue gauchement et avec embarras.*)

LE MARQUIS.

Elle est encore trop jolie pour ces messieurs. Mais, habillée en marquise, elle sera affreuse. (*Bas à Dorothée.*) Pouvons-nous compter sur sa discrétion?

DOROTHÉE, *bas.*

Nous lui ferons un peu peur.

LE MARQUIS.

Petite, approche-toi.

NICOLETTE, *timide.*

Oh! m'sieu le marquis!

LE MARQUIS.

Approche. (*Dorothée la pousse.*)

NICOLETTE.

Voilà, m'sieu le marquis.

LE MARQUIS.

Consentirais-tu à passer pour ma fille ?

NICOLETTE.

Moi !

LE MARQUIS.

Pour un temps plus ou moins long, à ma volonté.

NICOLETTE, *ahurie.*

Votre fille, moi ?

DOROTHÉE, *bas.*

C'est ta fortune si tu es discrète.

NICOLETTE, *avec explosion.*

Ah ! oui, je serai discrète... je crois bien que je serai discrète ! Si je suis quelque chose, je n'irai pas me vanter de n'être rien du tout, c'est sûr.

LE MARQUIS.

Elle est intelligente. Alors tu consens ?

NICOLETTE, *riant malgré elle.*

Dame ! monsieur le marquis, il faudrait être bien sotté.

DOROTHÉE.

N'est-ce pas ?

LE MARQUIS.

Mais tu feras ce que je voudrai ?

NICOLETTE, *riant toujours.*

Oh ! pour ça, c'est bien le moins. Ah ! ah ! ah !

LE MARQUIS, *à Dorothée.*

Elle a le rire bête... je suis ravi.

NICOLETTE, *de même.*

C'est bien le moins, hi ! hi ! hi !

LE MARQUIS.

Et d'abord, je vais te marier.

NICOLETTE.

Moi ?

LE MARQUIS.

Je vais te marier avec un officier. (*Nicolette regarde Doro-
thée avec satisfaction.*)

DOROTHÉE, *avec un soupir.*

Oui.

NICOLETTE, *au marquis.*

Un vrai officier ?

LE MARQUIS.

Un vrai.

DOROTHÉE.

Oui.

NICOLETTE.

Où est-il ?

LE MARQUIS.

Tu le choisiras toi-même.

NICOLETTE.

Je le choisirai !

DOROTHÉE, *avec un gros soupir.*

Oui, il y en a de superbes !

LE MARQUIS, *à Nicolette.*

Écoute-moi bien. Depuis huit jours vous avez des volti-
geurs à Salency. En as-tu distingué ?

NICOLETTE.

Non, ils sont tous beaux.

LE MARQUIS.

Eh bien ! tu vas rester ici. On va tout à l'heure, quand la

revue sera terminée, rapporter le drapeau chez le commandant. Tous les officiers du bataillon viendront sur cette place.

NICOLETTE.

Sur cette place ?

LE MARQUIS.

Tu les regarderas tous.

NICOLETTE.

Tous !

LE MARQUIS.

Jusqu'au grade de commandant.

DOROTHÉE.

Je t'expliquerai à quoi ça se reconnaît.

LE MARQUIS.

Et celui qui te plaira le plus...

NICOLETTE.

Le plus ?

LE MARQUIS.

Sera ton mari.

NICOLETTE.

Mon mari ?

DOROTHÉE.

Oui.

NICOLETTE.

Ah ! mon Dieu ! que c'est commode !

LE MARQUIS.

Alors, c'est convenu ?

NICOLETTE, *inquiète*.

Mais pour choisir... comment ?

LE MARQUIS.

Il y a un dieu pour les fillettes, qui s'appelle Cupidon .

NICOLETTE.

Cupidon !

COUPLETS.

NICOLETTE.

Ma foi ! ce n'est pas sot ;
 J'aime cette méthode,
 Puisqu'elle est à la mode
 Chez les gens comme il faut.
 C'est un mari de choix
 Qu'on retient sur sa mine,
 Mais, hélas ! la plus fine
 Se trompe quelquefois.

Ma patronne, faites-moi prendre,
 Par Cupidon !
 Un mari tendre,
 Oh ! oui, bien tendre,
 Oh ! le plus tendre
 Du bataillon !

II

L'amour porte un bandeau,
 On sait qu'il n'y voit goutte ;
 J'amènerai sans doute
 Quelque bon numéro,
 Mais c'est bien délicat,
 Tout dépend de la chance :
 Maintenant que j'y pense,
 Je sens que mon cœur bat.

Ma patronne, faites-moi prendre,
 Par Cupidon !
 Un mari tendre,
 Oh ! oui, bien tendre,
 Oh ! le plus tendre
 Du bataillon !

LE MARQUIS.

Elle m'amuse. Elle est invraisemblable, mais elle m'amuse.

NICOLETTE, *au marquis avec inquiétude.*

Il faudra peut-être que je sois distinguée.

DOROTHÉE.

Certainement.

LE MARQUIS.

Non, pas du tout, au contraire... au contraire, tu seras toujours trop distinguée pour eux. Ils n'y connaissent rien. Garde ta nature primesautière.

NICOLETTE.

Primesautière ?

LE MARQUIS.

Ce geste ! tiens, ce geste, il est charmant.

NICOLETTE.

Oh ! alors, je ne serai pas gênée du tout. Oh ! qu'il me tarde de voir les officiers !

DOROTHÉE.

La cérémonie de la rosière va recommencer ! Voici M. le maire qui revient.

LE MARQUIS.

Il est très bien, ce maire. Faudra-t-il écouter son discours ?

DOROTHÉE.

Je vous en prie ; il y parle de moi.

SCÈNE X

LES MÊMES, CÉSAR, LE MAIRE, PAYSANS ET PAYSANNES.

CHŒUR.

Ah ! qu'elle est jolie !
Quel maintien noble et décent !

Elle est belle, elle est accomplie,
Admirez cet air innocent.

TOUS.

Les voltigeurs! les voltigeurs!

LE MARQUIS.

Voilà le bataillon. *(On se met en place absolument comme la première fois. Le maire ouvre la bouche pour prononcer son discours.)*

NICOLETTE, *criant.*

Ah! voici le moment! *(Des officiers sortent de la maison du commandant. La musique arrive et se met en place. Tout le monde tourne le dos au maire, qui est exaspéré.)*

LE MARQUIS, à Nicolette.

Eh bien! choisis.

NICOLETTE, *très émue, regardant tous les officiers.*

Oui, monsieur le marquis. *(Designant un officier d'ordonnance, remarquable par un très bel uniforme bleu de ciel.)*
Monsieur le marquis, celui-là. Allez vite! allez vite!

LE MARQUIS.

Très bien... *(Allant à Richard.)* Pardon, monsieur l'officier d'ordonnance... Voudriez-vous me dire votre nom?

L'OFFICIER.

Mon nom?... Lieutenant Richard.

LE MARQUIS.

Je vous remercie. *(Il laisse Richard et prend note de son nom.)*

NICOLETTE.

Ah! pour plaire à mon mari,
Mon petit mari chéri,
Un mari que j'ai choisi
Dans ce bel uniforme,

Faudra-t-il que je sois bien,
Que j'aie un noble maintien!
Ah! il faudra, nom d'un chien,
Que j'aie un chic énorme!

La musique part, on la suit. Le maire sort furieux en mettant son discours dans sa poche. Flambard embrasse Dorothée, qui pousse un cri. Le marquis se frotte les mains de joie, en voyant Nicolette qui suit son officier.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

AU CHATEAU DE VAUCRESSON.

Un salon ; — trois grandes baies en arcades, au fond, donnant sur une serre ; — deux portes à droite et deux à gauche ; — de chaque côté, au premier plan, une console et une grande glace ovale ; — lustre, torchères, girandoles allumés.

SCÈNE PREMIÈRE

FLAMBARD, UNE CANTINIÈRE, LE TAMBOUR-MAJOR, SOLDATS,
puis CÉSAR.

LES SOLDATS.

Dix-huitième couplet!

LE TAMBOUR-MAJOR.

Non, je ne peux pas. Vous voyez bien que la chanson ne dit rien sans une batterie de tambours.

FLAMBARD.

Oui, major, le tambour est le roi... je veux dire le premier Consul des instruments. (*A part.*) Je le flatte! (*Haut.*) Mais nous ne pouvons pas introduire une batterie de tambours dans ce château de ci-devant.

LA CANTINIÈRE.

Ce ne serait pas comme il faut, puisque nous sommes invités.

LE MAJOR.

Alors, bonsoir, je ne chante plus.

TOUS.

Oh ! major !

LE MAJOR.

Non. Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir. (*Il va s'asseoir dans un coin.*)

LA CANTINIÈRE.

Quand je pense que je l'ai aimé, ce grand-là, au temps où j'étais encore bête !

FLAMBARD.

Ça t'est joliment passé, hein ?

LA CANTINIÈRE.

Voltigeur !... nous sommes dans le monde.

FLAMBARD.

A qui le dites-vous, baronne ?

LA CANTINIÈRE.

Mais chez qui sommes-nous ?

FLAMBARD.

On met à l'ordre : « La compagnie est invitée à souper au château de Vaucresson. » Mais chez qui ?

LA CANTINIÈRE.

Il paraît que c'est un marquis.

FLAMBARD.

Et en quel honneur sommes-nous invités ?

LA CANTINIÈRE.

Il paraît qu'il donne une fête, parce que le premier Consul lui a rendu son château.

FLAMBARD.

Fameux, le château !.. Toujours bête, le premier Consul.

LA CANTINIÈRE.

Mais vous qui savez tout, sergent, savez-vous le nom du marquis ?

FLAMBARD.

J'ai envoyé le conscrit César aux renseignements. Il revient. Conscrit !

CÉSAR, *entrant.*

Sergent !

FLAMBARD.

Qu'as-tu appris ?

CÉSAR.

Rien, mon sergent.

FLAMBARD.

Tu ne t'es pas renseigné ?

CÉSAR.

Je n'ai pas pu. Je n'ai vu que des domestiques.

FLAMBARD.

Eh bien ?

CÉSAR.

Je n'ai pas voulu leur parler. Quand on porte l'uniforme...

FLAMBARD.

Cette pensée t'honore, conscrit.

CÉSAR.

Mais je m'imagine que ce marquis s'appelle marquis de Vaucresson.

FLAMBARD.

Pourquoi ?

CÉSAR.

Parce que nous sommes à Vaucresson.

FLAMBARD.

Tu es un idiot.

CÉSAR.

Oui, sergent.

LA CANTINIÈRE, *qui avait disparu un instant.*

Nous sommes chez le marquis de Flavignolles.

FLAMBARD.

Flavignolles !

CÉSAR.

- Ah ! oui, Flavignolles.. Il a des propriétés chez nous, à Salency.

FLAMBARD.

Salency! — Le pays des rosières où nous venons de tenir garnison pendant trois semaines.

CÉSAR.

Oui, sergent.

FLAMBARD.

Mais, ton Flavignolles, c'est le mien.

CÉSAR.

Oui, sergent.

FLAMBARD.

C'est mon rival. Je suis logé chez mon rival ! Eh bien ! alors, ne nous gênons pas. Le major peut chanter, avec toute sa batterie, si ça lui plaît.

CÉSAR.

Tiens, il dort !

FLAMBARD.

Réveillons-le... Oh ! bien, non, non, je vais vous chanter la romance qui le blague, la chanson du grand tambour-major.

CÉSAR.

Oh ! oui ! oh ! oui !

FLAMBARD.

Pas de familiarités, conscrit. (*Il prend le chapeau et la canne du tambour-major, qui continue à dormir.*) Écoutez-moi ça.

COUPLETS.

I

Ses pieds sont longs presque d'une aune,
D'une lieue on le voit qui trône,
Son plumet va trouer le ciel !
Il disparaît sous les dorures,
Sous les galons, les chamarrures,
Il est plus beau qu'un colonel.

Il n'a qu'un signe, un signe à faire,
Ainsi que Jupiter tonnant,
Pour faire rouler le tonnerre
Des cent tambours du régiment.

Tsimm, rataplan!
Tsimm, rataplan!
Ah! qu'il est grand
Et reluisant,
Imposant!
Séduisant!

TOUS:

Rataplan! rataplan! rataplan! rataplan!
Qu'il est beau dans ses habits d'or,
Le tambour,
Le tambour,
Qu'il est beau dans ses habits d'or,
Le beau tambour, le beau tambour-major!

II

Il passe et trois cent mille femmes
Aux yeux perçants comme des lames
Suivent son pas majestueux;
Il se dandine, dine, dine,
Il cambre sa vaste poitrine,
Pourtant il est bien malheureux;
Oui, ce colosse, cet athlète,
Que nul géant ne terrassa,
Est mené, mais à la bague,ette,
Par un p'tit bout d'femm' haut comm'ça.

Tsimm, rataplan!
Etc.

CÉSAR, *avec effusion.*

Merci, merci.

FLAMBARD

Pas de familiarités, concrit.

LA CANTINIÈRE

Oh ! moi, il faut que je t'embrasse

FLAMBARD.

A la bonne heure !

SCÈNE II.

LES MÊMES, DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

Hein ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

CÉSAR.

Mademoiselle Dorothée !

FLAMBARD.

Elle !

DOROTHÉE.

Des soldats sur tous les meubles !

FLAMBARD.

Pardon, ma belle enfant, nous sommes invités.

DOROTHÉE.

Invités ! Oui, vous êtes invités... à la cuisine.

FLAMBARD, *indigné*.

A la cuisine !

DOROTHÉE.

Mais pas ici.

FLAMBARD.

Ce n'est pas à la cuisine que Vénus, jadis, logea le dieu Mars.

DOROTHÉE.

Non. Tiens ! C'est mon petit sergent de Salency.

FLAMBARD.

Ton cœur ne te l'avait pas dit, femme adorable ?

DOROTHÉE.

Pas encore... Je vous dirai, messieurs, que votre premier

Consul, et ce sera le seul beau trait de son existence, a rendu à M. le marquis le château de ses pères.

FLAMBARD.

Eh bien ! que veut-il de plus, ton marquis ?

DOROTHÉE.

Mon marquis!... mon marquis! M. le marquis surveille les derniers apprêts de la fête. Il va rentrer, et j'espère que vous le recevrez avec les égards...

FLAMBARD.

A-t-il un grade ?

DOROTHÉE.

Comment, un grade ? Quel grade ? Certainement, il a un grade... Il est marquis.

FLAMBARD.

Ça ne compte plus, ça. *(Il lui prend la taille.)*

DOROTHÉE.

Ne me prenez pas la taille en me disant des choses qui me font bondir ! C'est gênant !

FLAMBARD.

Si nous l'enlevions ! *(Ils s'approchent tous pour lui prendre la taille.)*

DOROTHÉE, *prenant le ton de commandement.*

Halte ! front ! fixe !... *(Ils lui obéissent.)* J'ai été capitaine de chouannes !

FLAMBARD.

Sapristi ! Comme c'est campé ! Quand je pense qu'elle m'a résisté. — Me résiste-t-elle ?

DOROTHÉE, *les passant en revue.*

Nous fêtons la rentrée de M. le marquis dans le château de ses pères.

FLAMBARD.

Ton marquis ! L'aimerais-tu assez pour l'épouser ?

DOROTHÉE, *avec conviction.*

Oui, mais pas davantage.

FLAMBARD.

Tu es divine!

DOROTHÉE.

Sergent, nous ne sommes pas seuls. (*Deux valets entrent, portant un immense punch.*)

LES SOLDATS.

Un punch!

DOROTHÉE, *vivement.*

Il n'est pas pour vous... C'est pour nos anciens vassaux.

FLAMBARD.

Mais c'est gradé, un punch.

TOUS.

Oui.

FLAMBARD.

C'est un punch général. Présentez armes. (*Ils font le simulacre.*) Un ban pour le punch!

TOUS.

Ran, tan, plan, plan, plan,

Ran, ran, plan, plan, plan.

DOROTHÉE.

Alors, buvez-le!

CÉSAR, *s'approchant.*

Vive mademoiselle Dorothée!

DOROTHÉE, *étonnée.*

César!... C'est César!

CÉSAR.

Oui, mademoiselle Dorothée; oui, c'est moi, César, toujours le même, moralement et physiquement.

DOROTHÉE, *ahurie.*

Mais ce sont tous les voltigeurs qui ont tenu garnison à Salency?

CÉSAR.

Nous-mêmes, mademoiselle, nous arrivons de Paris, et

nous sommes campés dans la plaine, avec des hussards, des dragons, en attendant l'ordre de filer. Vous venez de Salency, vous, mademoiselle Dorothée ?

DOROTHÉE, *troublée.*

Oui, oui, je viens de Salency.

CÉSAR, *plus bas.*

Comment va Nicolette ?

DOROTHÉE, *effrayée.*

Pourquoi me parles-tu de Nicolette ?

CÉSAR.

Parce qu'elle me revient à l'idée, maintenant.

DOROTHÉE, *à part.*

En voilà bien d'une autre !

CÉSAR.

Elle m'aimait, cette petite, et si l'ambition ne m'avait pas pris d'épouser une rosière...

DOROTHÉE.

Oh! oui, une rosière escomptée par un tambour-major!

CÉSAR.

Mais c'est égal, je pense toujours à Nicolette.

DOROTHÉE, *à part.*

Alors il va la reconnaître, et... (*Les soldats se sont tous rapprochés et l'entourent, le verre à la main.*)

TOUS.

A la santé de mademoiselle Dorothée !

DOROTHÉE.

Merci, mes amis, merci. Voilà que je les appelle mes amis, maintenant!

TOUS.

Vive la belle Dorothée !

LES SOLDATS.

Vive... Oh! le lieutenant! (*Richard a paru au fond. Le silence se fait immédiatement, les soldats s'échappent tous sans bruit en faisant le salut militaire. Dorothée reste seule.*)

SCÈNE III.

DOROTHÉE, RICHARD.

RICHARD, à *Dorothée*.

Le marquis de Flavignolles ?

DOROTHÉE.

Mais il est ici, monsieur l'officier.

RICHARD.

Et mademoiselle de Flavignolles ?

DOROTHÉE.

Elle n'est pas encore visible, monsieur l'officier.

RICHARD.

Je le regrette.

DOROTHÉE.

A qui ai-je l'honneur de parler ?

RICHARD.

Lieutenant Richard.

DOROTHÉE.

Ah ! (*A part.*) C'est lui !

RICHARD, gaiement.

J'aurais voulu me présenter plus tôt chez M. de Flavignolles, mais je n'ai obtenu que ce matin une permission de huit jours.

DOROTHÉE.

Vous n'en serez pas moins bien reçu, monsieur l'officier. (*A part.*) Et l'éducation de Nicolette qui n'est pas achevée ! (*Haut.*) Je vais faire préparer votre appartement. (*Appelant.*) Laurent ! Lafleur ! Jeanneton ! Préparez l'appartement de M. le lieutenant Richard. Vous avez compris ? Mon Dieu ! que ces domestiques sont bêtes !... (*A part, en le regardant.*) Il est très bien !

RICHARD.

Pardon, madame !

DOROTHÉE.

Mademoiselle. (*A part, en minaudant.*) Il aurait dû s'en apercevoir.

RICHARD.

Je devine, à la façon dont vous me regardez...

DOROTHÉE.

Mais ne croyez pas ça, monsieur l'officier, ne croyez pas ça. C'est ma façon habituelle de regarder.

RICHARD.

Non.

DOROTHÉE, *à part.*

J'espère qu'il ne me fera pas une déclaration sans y mettre les formes.

RICHARD.

Je devine que vous savez tout.

DOROTHÉE.

Mais je ne sais rien, puisque je suis demoiselle.

RICHARD.

Vous savez que je dois épouser la fille du marquis de Flavignolles ?

DOROTHÉE.

Ah ! — Je sais que vous avez demandé sa main.

RICHARD.

Pardon ! On l'a demandée pour moi. Car je n'ai encore vu ni ma fiancée, ni mon futur beau-père.

DOROTHÉE.

Alors, ce n'est pas un mariage d'inclination ?

RICHARD.

Pas jusqu'à présent, ça viendra sans doute. Vous appartenez à la maison du marquis ?

DOROTHÉE.

Lectrice et demoiselle de compagnie.

RICHARD.

Alors, vous pouvez me renseigner. . On vous a dit pourquoi je me mariais ?

DOROTHÉE.

Vous ne le savez pas ?

RICHARD.

Pas très bien. Mon général m'a fait appeler et m'a dit : « Lieutenant, le premier Consul a fait demander pour vous au marquis de Flavignolles la main de sa fille ; vous vous mariez dans huit jours. — Suis-je libre de refuser, mon général ? — Non, lieutenant, c'est un service commandé. »

DOROTHÉE.

Commandé ?

RICHARD, *continuant.*

« Merci, mon général. »

DOROTHÉE.

Et voilà tout ?

RICHARD.

Voilà tout.

DOROTHÉE

Et vous vous mariez comme ça, sans vous y attendre ?

RICHARD.

Il faut s'attendre à tout, quand on est militaire. Je suis commandé pour service matrimonial... Soit ! — C'est une autre façon de voir le feu. Mais bah !... nous avons toujours, nous autres, la chance d'être tués le lendemain.

DOROTHÉE, *émue.*

Ne prononcez pas ce mot-là.

RICHARD.

Ça aide à supporter l'existence.

DOROTHÉE, *d'une voix mourante.*

Ne le prononcez plus jamais.

RICHARD.

Eh bien !... mademoiselle, eh bien ! Je n'ai pas de sels sur moi.

DOROTHÉE, *revenant à elle subitement.*

Ah ! quelqu'un !

UN VALET.

Les appartements de monsieur l'officier sont prêts.

RICHARD.

Très bien, je vous suis.

DOROTHÉE, *à part.*

Toujours bêtes, ces domestiques !

RICHARD, *à part.*

Morbleu ! Il est venu à temps, ce valet, et il paraît que, dans ce manoir antique, on ne déteste pas les voltigeurs. Voilà peut-être pourquoi on m'épouse... (*En sortant, gaiement.*) A la grâce de Dieu ! — (*Haut.*) Mademoiselle,

DOROTHÉE, *en le regardant.*

Non, non, elle n'est pas à plaindre, Nicolette ! Il me semble qu'il a été bien ému quand j'ai failli m'évanouir. Oh ! le marquis ! Remettons-nous.

SCÈNE IV.

DOROTHÉE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *entrant.*

Qu'as-tu donc, Dorothee ?

DOROTHÉE.

Le lieutenant Richard est ici.

LE MARQUIS.

Eh bien ! tant mieux.

DOROTHÉE.

Comment, tant mieux ? Mais Nicolette n'est pas prête !

LE MARQUIS.

Tout à fait prête, au contraire.

DOROTHÉE.

Je travaille depuis quinze jours à faire son éducation.

LE MARQUIS.

C'est inutile.

DOROTHÉE.

Comment, inutile?

LE MARQUIS.

Ces gens-là n'y connaissent rien.

DOROTHÉE.

Mais la fille du marquis de Flavignolles...

LE MARQUIS.

J'ai fait ce qu'il fallait. Je l'ai mise dans les mains de mon ancien coiffeur, un homme sûr, qui a travaillé dans les per-ruques du Directoire. Elle est très réussie comme caricature, tu verras !

DOROTHÉE, *effrayée*.

Elle est habillée ?

LE MARQUIS.

Oui, oui. (*Changeant de ton.*) Tu garderas ton sérieux, au moins ?

DOROTHÉE.

Monsieur le marquis peut être tranquille.

LE MARQUIS.

J'entends que nous soyons tous solennels. (*Se frottant les mains.*) Tout va bien ?

DOROTHÉE.

Nous n'avons qu'un petit accroc.

LE MARQUIS.

Un accroc ?

DOROTHÉE.

Vous avez voulu inviter des soldats.

LE MARQUIS

Pour les griser. C'est une idée à moi. Je veux que tout le monde soit de la fête.

DOROTHÉE.

Ils étaient déjà installés ici.

LE MARQUIS.

Très bien... Très bien... Puisque nous sommes tous égaux maintenant.

DOROTHÉE.

Eh bien ! parmi ces soldats, il y a les voltigeurs qui viennent de tenir garnison à Salency.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

DOROTHÉE.

Eh bien ! Nicolette en aimait un.

LE MARQUIS, *joyeux*.

Vraiment ? alors elle a ?..

DOROTHÉE.

Je ne dis pas ça.

LE MARQUIS.

Je le regrette. Ce serait complet.

DOROTHÉE.

Et cet amoureux est ici.

LE MARQUIS.

Ah ! diable ! Ah ! diable !

DOROTHÉE.

S'il aperçoit Nicolette ce soir...

LE MARQUIS.

Diavolo ! Diavolo !... La reconnaîtra-t-il ?

DOROTHÉE.

Moi, marquis... je vous aurais reconnu sous tous les déguisements, même en Apollon du Belvédère.

LE MARQUIS.

Tu as toujours été sentimentale, Dorothée. (*On entend la*

retraite dans la coulisse.) Bien. Écoute un peu... (*Elle continue en s'éloignant jusqu'au rondeau du marquis.*) Tu trouves hardi ce que je fais là?... C'est ce qui me plaît... J'ai toujours été audacieux, moi.

DOROTHÉE.

Trop ! Trop !

LE MARQUIS, *devenant sérieux.*

Quand je songe que Béatrix voulait m'accompagner !

DOROTHÉE.

Quelle imprudence !

LE MARQUIS.

Nous serions dans une jolie situation ! C'est elle qui épouserait... (*Avec horreur.*) Je n'ose pas y penser ; mais elle m'attend à Londres, bien tranquille, pendant que je me moque du premier Consul. Mon aventure aura un succès énorme dans nos salons, et je vois d'ici Sa Majesté disant, en prenant une prise : « Je reconnais bien là mon brave Flavi-gnolles. » Cette pensée me transporte. Va me chercher Nicolette.

DOROTHÉE.

Ah ! monsieur le marquis, quel rôle vous me faites jouer !

LE MARQUIS.

Un rôle de confidente.

DOROTHÉE.

Quand on a joué les jeunes princesses !

LE MARQUIS.

Et qu'on jouerait les reines, ne sois pas modeste.

DOROTHÉE.

Monstre ! (*Elle sort en baissant les yeux et en minaudant.*)

SCÈNE V.

LE MARQUIS, *seul.*

Bonne Dorothée ! Toujours rosière... dans les gestes. Je

m'y tromperais moi-même. Sa beauté m'a fait faire plus d'une folie, sous le Directoire. — Elle ressemblait, d'un peu loin, à madame de Pompadour, et alors... Je revivais dans un autre temps... le bon temps!

RONDEAU.

Reviendrez-vous, jolis minois,
 Vous qui saviez chanter et rire?
 Beau temps passé qu'on veut maudire,
 Reviendrez-vous, jours d'autrefois?

Etait-il si coupable,
 Notre monde enchanté,
 Où tout restait aimable,
 Jusqu'à la volupté?

Où toujours le scandale
 S'abritait sous l'amour,
 Où même la morale
 Prenait un air de cour

On vivait d'inconstance
 Dans un oubli charmant,
 Et comme l'existence
 Passait légèrement!...

Maintenant on se flatt.
 De vivre gravement
 Et de mettre la patte
 Dans le gouvernement!

Plus de rêves magiques,
 Plus d'espoirs rayonnants,
 Mais des devoirs civiques
 Et des droits étonnants!...

Parbleu! les droits de l'homme,
 Quand Eve rougissait
 En lui tendant la pomme,
 Adam les connaissait!

Reviendrez-vous, jolis minois, etc.

Mais oui, ils reviendront. Tout revient dans ce joli pays de France, et l'hiver n'empêche pas de croire au printemps !

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, DOROTHÉE, NICOLETTE.

DOROTHÉE.

Monsieur le marquis, voici votre fille.

NICOLETTE, *entrant, très gênée dans son costume, très gauche.*

Me voici, mon père.

LE MARQUIS.

Très bien, très bien !

DOROTHÉE.

Oh ! très bien !...

NICOLETTE.

N'est-ce pas ? (*Avec une affectation comique.*) Comment allez-vous, ma bonne Dorothee ?

DOROTHÉE.

Ne fais pas... (*Se reprenant.*) Ne faites pas de gestes. Dans la noblesse, nous ne faisons pas de gestes, ou nous ne faisons que des gestes nobles.

NICOLETTE.

Les miens ne sont pas nobles ?

LE MARQUIS.

Ils le seront assez, toujours assez, pour ces messieurs ; va, va, ma fille, ne te gêne pas.

DOROTHÉE.

Moi, je gesticulerais moins.

NICOLETTE.

Mais, dans ce costume, si je ne gesticulais pas, j'aurais l'air d'une poupée.

LE MARQUIS.

Tu as raison. Elle a raison.

NICOLETTE.

D'une poupée en bois.

LE MARQUIS.

Parfaitement.

NICOLETTE.

N'est-ce pas, mon perrrrre ?

DOROTHÉE.

On ne dit pas mon perrrrre. Père ne s'écrit pas avec quatre r... Il y en a peut-être deux, mais il n'y en a pas quatre.

LE MARQUIS.

Mets-en tant que tu voudras, ma fille, ne te gêne pas.

NICOLETTE.

Oh! ça m'est égal. Je dirai aussi bien mon peure : bonjour, mon peure... C'est un peu fade.

LE MARQUIS.

Veux-tu que je te dise, tu es trop distinguée.

DOROTHÉE.

Oh! par exemple!

NICOLETTE.

J'en étais sûre.

LE MARQUIS.

Tu es trop distinguée.

NICOLETTE.

C'est malgré moi.

DOROTHÉE.

Ça me fait bondir.

LE MARQUIS.

Palsambleu! Je ne t'ai pas prise pour être distinguée... Tu baisses les yeux, ça te fait loucher; ce n'est pas mal, mais tu te crois obligée de prendre un air ingénu. C'est inutile, ne te gêne pas.

DOROTHÉE.

Vouslez-vous qu'elle marche sur la tête?

LE MARQUIS.

Je l'aimerais assez.

NICOLETTE.

Si ça se fait dans le monde?

LE MARQUIS.

Ça doit se faire à la cour, à la cour de ces messieurs. Ton mari t'y mènera.

NICOLETTE.

Mon mari? Vous l'avez vu, ma bonne Dorothée; comment le trouvez-vous?

DOROTHÉE, *avec expansion.*

Charmant!

NICOLETTE.

N'est-ce pas? (*Se rengorgeant.*) Dame! quand on peut choisir.

LE MARQUIS.

A la bonne heure, je la retrouve.

DOROTHÉE.

Tu as de la chance... Vous avez de la chance.

NICOLETTE.

Quelle tournure! Quel air martial! Je n'oserai jamais l'embrasser.

DOROTHÉE.

Il le faudra pourtant.

LE MARQUIS.

Oh! mon Dieu! un mari... ça ne s'embrasse que pour la forme.

NICOLETTE, *avec émotion.*

Oh! non! Oh! non!... Mais que je vais être pudique! mon Dieu! que je vais être pudique!

DOROTHÉE.

Ce n'est pas un mal.

NICOLETTE.

J'en ris d'avance... Ah! que je serai bête!

LE MARQUIS.

N'exagère pas, ce serait invraisemblable. Tu es veuve.

NICOLETTE.

Déjà !

DOROTHÉE.

Comment ! vous ne l'avez pas prévenue ?

LE MARQUIS.

J'ai oublié. (*A Nicolette.*) Tu te maries en secondes noces.

NICOLETTE.

Mais non.

LE MARQUIS.

Mais si.

DOROTHÉE.

Mais si.

LE MARQUIS.

Tu as eu la douleur de perdre ton premier mari.

NICOLETTE.

Ça change tout.

LE MARQUIS.

Crois-tu ?

DOROTHÉE.

Oh ! moi ! je me mets à sa place, et j'avoue...

LE MARQUIS, à *Nicolette.*

Lord Boolodingrock. Rappelle-toi ce nom.

NICOLETTE.

Bolo ?

LE MARQUIS.

Dingrock. Lady Boolodingrock.

NICOLETTE.

Veuve Boolodingrock.

DOROTHÉE.

C'est une situation. Ah ! si j'étais veuve !

NICOLETTE.

Veuve ! je ne saurai jamais.

LE MARQUIS.

Si, tu es trop modeste.

NICOLETTE.

Quand mon mari m'interrogera...

LE MARQUIS.

Il ne t'interrogera pas.

NICOLETTE.

Que répondrai-je ?

LE MARQUIS.

Tu fouilleras dans tes souvenirs.

NICOLETTE.

Quels souvenirs ?

LE MARQUIS.

Demande à Dorothée.

DOROTHÉE, *se récriant.*

Mais je ne sais pas, moi, monsieur le marquis, je ne peux pas savoir, je suis demoiselle.

LE MARQUIS.

Je n'y pensais plus.

UN VALET, *entrant.*

M. le lieutenant Richard fait demander à monsieur le marquis s'il veut bien le recevoir.

NICOLETTE, *inquiète.*

Oh !

LE MARQUIS.

A l'instant ! à l'instant même !

NICOLETTE.

Comme ça, tout de suite ?

LE MARQUIS.

Tu as peur ?

NICOLETTE.

Oh ! oui.

LE MARQUIS.

Je ne t'effraie pas, moi, marquis de Flavignolles, et ce vulgaire voltigeur...

NICOLETTE, *l'interrompant.*

Ce n'est pas la même chose.

DOROTHÉE.

Puis-je assister à l'entretien, en me tenant discrètement à l'écart?

LE MARQUIS.

Tu le peux, Dorothée.

NICOLETTE.

Le voici.

LE MARQUIS.

C'est le moment critique.

NICOLETTE.

Mon Dieu! que je suis émue!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RICHARD.

(Le lieutenant entre gravement. Le marquis court à lui avec un empressement comique.)

LE MARQUIS.

Lieutenant Richard, je suis enchanté de faire votre connaissance.

RICHARD, *après s'être incliné, d'un ton très ferme.*

Monsieur le marquis, je suis soldat, c'est-à-dire peu habitué à discuter; mais je tiens à déclarer avant tout que, dussé-je briser ma carrière, ou m'exposer à pis encore, je prendrai sur moi de me retirer immédiatement s'il y a eu contrainte.

LE MARQUIS, *vivement.*

C'est ma fille qui vous a choisi.

RICHARD, *étonné.*

Ah!

NICOLETTE, *baissant les yeux.*

Oui.

LE MARQUIS, *vivement à Richard.*

Mais ce que vous faites là est bien, très bien, jeune homme.
(*Se retournant vers Dorothee.*) Vraiment ce n'est pas mal.
(*A Nicolette.*) Ma fille, je vous présente votre fiancé.

RICHARD, *saluant profondément.*

Mademoiselle!

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Madame.

RICHARD, *étonné.*

Comment!

LE MARQUIS.

Ma fille est veuve.

RICHARD.

Ah! elle est?...

LE MARQUIS.

Elle a été veuve à dix-sept ans.

NICOLETTE, *à part.*

Il ne le savait pas non plus! pauvre jeune homme!

LE MARQUIS.

Cela vous contrarie?

RICHARD.

C'est un nuage. Je n'en suis pas moins heureux, madame, ni moins flatté. Mais vous ne me connaissez que très peu, sans doute, et si vous me connaissiez davantage...

LE MARQUIS, *se penchant à son oreille.*

L'amour est aveugle.

RICHARD, *à part.*

Drôle de papa!

COUPLETS.

I.

Je ne suis, moi, qu'un soldat de fortune,
 Toujours surpris de vivre à mon réveil,
 Et ma famille à moi n'en est pas une,
 Et je n'ai rien sous le soleil!
 Rien que mon épaulette,
 Et je vis sans argent,
 La conscience nette
 Et l'honneur exigeant.
 C'est mon bagage :
 Je rougis, j'en fais l'aveu,
 De vous apporter si peu
 En mariage.

II.

Je vais où va le drapeau de la France,
 Sans regarder jamais sur mon chemin
 Si c'est la mort sans éclat qui s'avance,
 Si la gloire m'y tend la main.
 Mon épée est solide
 Et ferme à mon côté;
 Où le devoir me guide
 Je marche avec fierté!
 C'est mon bagage :
 Je rougis, j'en fais l'aveu,
 De vous apporter si peu
 En mariage.

DOROTHÉ, *s'essuyant les yeux.*

Il m'a émue, moi!

NICOLETTE, *bas à Dorothée.*

Il me semble, à présent, que je pourrais l'embrasser.

DOROTHÉE.

Eh bien! Et la décence?

NICOLETTE.

Ah ! oui, la décence !

LE MARQUIS, *à part*.

Fiers comme Artaban, ces militaires ! Ce n'en est que plus drôle. (*Haut à Richard.*) On arrive ; je vous prie, lieutenant, de vouloir bien me présenter vos camarades.

RICHARD.

J'allais vous le demander, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Restez ici, ma fille. (*A Richard.*) Nous suivrons, si vous le voulez bien, l'étiquette de l'ancienne cour.

RICHARD.

Je n'y vois aucun inconvénient.

LE MARQUIS, *à part, raillant*.

Il est adorable ! (*Il va à Dorothee pendant que Richard, qui a remonté, l'attend discrètement.*) C'est fait... que te disais-je?... Il a pris cette gardeuse de chèvres pour une Flavi-nolles. Ils ne savent même pas distinguer... voilà l'éducation qu'on leur donne. (*Remontant.*) Ah ! pardon, lieutenant, je vous fais attendre.

RICHARD, *bas*.

Permettez-moi de vous féliciter... vous avez une fille charmante.

LE MARQUIS.

N'est-ce pas ? (*A part.*) Rien, rien... ils n'y entendent rien... c'est inouï. (*Ils sortent.*)

DOROTHÉE, *les suivant des yeux*.

Non, non, elle n'est pas à plaindre, Nicolette.

SCÈNE VIII.

NICOLETTE, DOROTHÉE.

NICOLETTE.

Me suis-je bien tenue devant mon futur! Bonté du ciel!
me suis-je bien tenue!

DOROTHÉE.

Assez bien.

NICOLETTE.

Il doit être content, le lieutenant.

DOROTHÉE.

Il ne l'a pas dit.

NICOLETTE.

Je l'ai bien vu. — Tenez, ma bonne Dorothée, voulez-vous la vérité, maintenant que papa n'est pas là?

DOROTHÉE.

Volontiers.

NICOLETTE.

Je me suis regardée trois heures dans une grande glace ;
ils appellent ça une... psyché, je me suis bien examinée,
parole d'honneur!

DOROTHÉE.

Je le crois.

NICOLETTE.

Eh bien, je suis sûre que la vraie fille du marquis ne fait
pas si bon effet que moi.

DOROTHÉE.

Oh! oh!

NICOLETTE.

Je voudrais aller me promener au village comme ça.

DOROTHÉE.

Es-tu folle ? êtes-vous folle, marquise?

NICOLETTE.

Elles ne me reconnaîtraient pas. Il faut que je me pince, moi, pour me reconnaître. Est-ce moi? Est-ce bien moi? (*Elle se pince.*) Aïe! Oui, c'est moi. (*Elle fait tourner Doro-
rothée.*) Oui, c'est bien moi! c'est moi, moi.

DOROTHÉE, *se fâchant.*

Nicolette! Marquise! Marquise! Nicolette!

NICOLETTE, *s'arrêtant tout à coup.*

Ce qui me vexe, par exemple, c'est d'être veuve.

DOROTHÉE.

C'est désagréable, je l'avoue.

NICOLETTE.

Surtout quand on vient de concourir pour être rosière! et M. le marquis trouve que c'est tout simple.

DOROTHÉE.

Il y a si peu d'hommes qui s'aperçoivent des nuances.

NICOLETTE.

Que peut bien répondre une veuve, quand on lui fait la cour?

DOROTHÉE.

Cherchons ensemble.

NICOLETTE.

Oui, vous êtes un jeune homme, vous me faites la cour; allez, allez donc.

DOROTHÉE, *avec emphase.*

Que vous êtes belle, Dorothée!

NICOLETTE.

Oui, dites Dorothée, ça vous est plus facile

DOROTHÉE, *de même.*

Voulez-vous céder à ma flamme?

NICOLETTE, *minaudant.*

Monsieur, monsieur! Oh! monsieur! Je ne vous comprends pas.

DOROTHÉE, *changeant de ton.*

Mais si, tu comprends, puisque tu es veuve.

NICOLETTE.

C'est juste, je suis veuve, je vais rougir juspu'au blanc des yeux.

DOROTHÉE.

Au moins.

NICOLETTE.

Comme c'est commode! Continuez.

DOROTHÉE, *avec emphase.*

Je mourrai à vos pieds, si vous ne m'accordez pas un rendez-vous.

NICOLETTE.

Oh! monsieur, n'abusez pas de mon innocence!

DOROTHÉE, *changeant de ton.*

Comment, ton innocence? puisque tu es...

NICOLETTE.

Ah! oui, c'est vrai!

DOROTHÉE.

Parle de ta faiblesse. (*Se mettant en situation.*) N'abusez pas de ma faiblesse.

NICOLETTE, *sur le même ton.*

Et n'oubliez pas que j'ai de l'expérience!

DOROTHÉE, *changeant de ton.*

On ne dit jamais ça.

NICOLETTE.

Eh bien, je ne dirai rien... Au petit bonheur: Ce que je sais bien, par exemple, c'est qu'il faut être coquette. (*Elle se campe devant une glace en faisant des mines.*) Tenez, monsieur, voici ma main à baiser; voulez-vous l'autre?... les deux? gourmand! (*Elle continue sans parler, pendant que César paraît timidement au fond; elle lui tourne le dos.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CÉSAR.

CÉSAR, *bas à Dorothée.*

Mademoiselle Dorothée ?

DOROTHÉE.

César! (*Bas.*) Que fais-tu là ?CÉSAR, *toujours à voix basse.*

J'ai eu de l'avancement depuis que je vous ai vue, j'ai été promu ordonnance de l'officier d'ordonnance.

DOROTHÉE.

Ah ! mon Dieu !

CÉSAR.

Oui, c'est superbe ! Alors, le lieutenant m'a fait dire de me mettre au service de monsieur le marquis, pour la fête.

DOROTHÉE.

C'est inutile... on n'a pas besoin de vous.

NICOLETTE, *qui avait cessé de faire des grâces pour arranger sa coiffure, se retourne.— A part.*César! (*Très émue et avec joie.*) C'est César !

CÉSAR.

Il faut que je rende compte à mon supérieur.

DOROTHÉE.

Je vous dis de vous en aller, allez-vous en !

NICOLETTE, *d'une voix très prétentieuse et affectant un air indifférent.*

Pourquoi renvoyez-vous ce brave guerrier, ma bonne Dorothée ?

DOROTHÉE, *interloquée.*

Moi !

CÉSAR, *levant les yeux sur Nicolette et restant stupéfait.*
Hein ! Qu'est-ce ?

DOROTHÉE.

La marquise de Flavignolles.

CÉSAR.

Ah ! c'est mademoiselle ?

NICOLETTE.

Madame : je suis veuve.

CÉSAR.

Ah !

NICOLETTE.

Veuve Boolodingrock.

CÉSAR, *la regardant avec ahurissement.*

Drogue ? Ça ne peut pourtant pas être elle !

DOROTHÉE.

Je vous répète, soldat, que votre place n'est pas ici.

CÉSAR, *sans bouger.*

Oui, mademoiselle.

NICOLETTE.

Ce garçon a peut-être quelque grâce à me demander ?

DOROTHÉE.

Oh ! non, non, pas du tout !

NICOLETTE.

Laissez-moi l'interroger.

DOROTHÉE, *à part.*

Où allons-nous ? Où allons-nous ?

CÉSAR, *qui ne la quitte pas des yeux.*

C'est absolument la même chose, sauf que c'est mieux.

TRIO.

ENSEMBLE.

DOROTHÉE.

Si j'étais à cent pieds sous terre,

Ah ! je crois que je serais bien,

Mais pour l'obliger à se taire,

Quel moyen ?

NICOLETTE.

Il faut avoir du caractère,

Et garder un noble maintien.

Mon Dieu ! que l'habit militaire

Lui va bien !

CÉSAR.

J'ai peur de me jeter par terre,
 Ah! ah! je ne me sens pas bien !
 Il faut avoir en militaire
 Du maintien.

NICOLETTE.

Approchez-vous un peu, jeune homme.

CÉSAR.

Si vous le permettez...

NICOLETTE.

Plus près.

DOROTHÉE, *à part*.

Mais le fait-elle exprès ?

NICOLETTE.

Dites-moi comment on vous nomme.

CÉSAR.

César.

NICOLETTE.

Parlez-moi sans détour:
 Comment êtes-vous au service ?

CÉSAR.

Par désespoir d'amour.

DOROTHÉE, *à part*.

Voyez ce troubadour.

Il faut que ça finisse !

NICOLETTE.

COUPLETS.

I

La fille d'un marquis
 Doit toujours rester fière,
 Portant la tête altière
 Avec des airs exquis.
 Je n'aurai pour personne
 Les yeux encourageants;

Mais on peut être bonne
Pour les petites gens.

Vraiment ce n'est pas bien sorcier,
Ne faites pas de commentaires :
Puisque j'épouse un officier,
Je dois aimer les militaires.

II

Oh! je sais ce qui sied
A ma noble famille,
Et je ne suis pas fille
A me moucher du pied.
Comme le paon qui s'aime,
Je fais la roue au vent,
Mais cet oiseau lui-même
S'humanise souvent.

Vraiment ce n'est pas bien sorcier,
Ne faites pas de commentaires:
Puisque j'épouse un officier,
Je dois aimer les militaires.

CÉSAR.

Oh! Je voudrais être gradé pour lui plaire.

NICOLETTE.

Ah! qu'il a de beaux sentiments!

LE MARQUIS, *paraissant au fond.*

Venez, ma fille, je vais vous présenter à ces messieurs.

NICOLETTE, *se remettant.*

Me voici, mon père.

CÉSAR, *restant stupéfait.*

J'ai eu la berlue. J'aurais juré que je voyais Nicolette!...
Et maintenant, j'ai encore du plaisir à la regarder.

DOROTHÉE.

Ne restez pas là, occupez-vous à quelque chose.

CÉSAR.

Oui, mamzelle Dorothée.

DOROTHÉE.

Remuez-vous, mouchez les chandelles.

CÉSAR.

Oui, mamzelle Dorothée, je moucherai les chandelles..
(Il saute au cou de Dorothée.)

DOROTHÉE.

Ah! quel contre-temps! Eh bien? eh bien!

CÉSAR.

Il faut que j'embrasse quelqu'un.

DOROTHÉE.

Halte! front! fixe! *(César obéit.)* Je n'aime pas à être embrassée pour le compte des autres. Par le flanc gauche, gauche, arche!

SCÈNE X.

LE MARQUIS, RICHARD, CÉSAR, NICOLETTE,
 DOROTHÉE, SEIGNEURS, OFFICIERS, INVITÉS, INVITÉS,
 VALETS.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Les officiers, en grande tenue, entrent par les portes latérales. Le marquis, triomphant et gouailleur, entre par le fond, présentant Nicolette à tout le monde avec une importance comique.)

CHŒUR.

Accourons à cette fête,
 Tâchons de nous divertir;
 C'est le bal qui s'apprête,
 Soyons tout au plaisir.

LE MARQUIS, *entrant.*

Et maintenant de ce côté.

(La présentant.)

Ma fille, ma fille, ma fille.

LES OFFICIERS.

Elle est vraiment gentille!

LE MARQUIS, *à Nicolette.*

Dis ta phrase, dis-la sans peur.

NICOLETTE.

Ah! messieurs, c'est beaucoup d'honneur
Que vous faites à ma famille.

LE MARQUIS.

Et par ici, n'oublions rien.

(La présentant.)

Ma fille, ma fille, ma fille!

LES OFFICIERS.

Elle est vraiment gentille!

LE MARQUIS.

Je reste sérieux,
Mais le rire m'étouffe;
Je pouffe, je pouffe.

NICOLETTE.

Que voulez-vous de mieux?
Je fais ce qu'il faut faire
Pour plaire.

LE MARQUIS, *à Nicolette.*

Nous ne sommes pas au bout.

NICOLETTE.

Je vous suivrai partout.

LE MARQUIS.

Ma fille! ma fille! ma fille!

*(Il disparaît en la présentant toujours. Richard entre d'un
autre côté, tous les officiers vont à lui.)*

LES OFFICIERS.

Ça! que l'on vous complimente
De tout cœur, heureux époux,

Votre femme est charmante
Et fera des jaloux.

RICHARD.

Suis-je éveillé? — Dites-moi, je vous prie,
Si c'est moi que l'on marie.

(Les nobles entrent groupés ensemble, leurs femmes forment un second groupe. Dès que les officiers les aperçoivent, ils se rassemblent à droite, de manière à faire deux camps bien tranchés.)

LES OFFICIERS, d'un côté.

Messieurs, tenons-nous bien :
Voici la noblesse.

LES NOBLES, de l'autre côté.

Ils ne disent rien,
Notre présence les blesse.

CHŒUR.

LES NOBLES.

Les voilà, ces puissants du jour !
C'est pour eux qu'on se met en quatre.
Mais on n'est pas homme de cour
Parce qu'on sait un peu se battre.
Eh ! de notre temps, palsambieu !
On aimait aussi la bataille.
On savait, en allant au feu,
Galamment redresser la taille ;
Et pour les tendres rendez-vous,
Pour triompher d'une coquette,
Tromper avec grâce un jaloux
Et subjuguier une fillette,
Il n'est que nous.

LES FEMMES.

Contre moi, ma chère,
Je suis en colère,

Je n'en dirai rien:
 L'habit militaire
 A du caractère,
 Je le trouve bien.
 Leur taille est flexible
 Dans ses mouvements,
 Je suis très sensible
 A ces agréments.
 Une mine fière,
 Une tête aitière

Pour un cœur de femme a toujours du prix.

Ah! nos ennemis,
 Je serai sincère,
 Sont vraiment, ma chère,
 Mieux que nos maris.

LES NOBLES, *à mi-voix.*

Tournons le dos, puisqu'on les mystifie,
 A ces héros de bivouac.

(Haut.)

Eh! marquis, je vous défie
 Au noble jeu de tric-trac.

(On apporte les tables de tric-trac.)

Pour éviter une défaite,
 Car c'est le plus noble des jeux,
 Nous allons baisser la tête
 Et ne plus lever les yeux.

(Ils s'installent aux tables de tric-trac.)

LES OFFICIERS, *se rapprochant des dames.*

A tous les hasards de la chance
 Il semble qu'on vous sacrifie.
 Eh bien, mesdames, à la danse
 Permettez que l'on vous convie.

(Chaque officier se trouve placé à côté d'une femme.)

LES OFFICIERS.

C'est une valse.

LES FEMMES, *regardant en dessous.*

Ils ont bonne tournure.

LES OFFICIERS.

Si vous dansiez ?

LES FEMMES.

Une belle figure !

LES OFFICIERS.

Accordez-nous quelques moments ;
Cet effort n'est pas héroïque.

LES FEMMES.

Sans la politique
Ils seraient charmants.
(*Minaudant.*)
Non, messieurs, je refuse.

LES OFFICIERS.

Faut-il être plus pressant ?

LES FEMMES.

Ce tric-trac est agaçant,
(*Prenant une résolution.*)
Et puisque mon mari s'amuse...

(*Chacune part avec un officier. Les joueurs de tric-trac ne s'en aperçoivent pas et marquent leurs points avec conscience.*)

CÉSAR, entrant tristement pendant que les couples s'envolent.

Ils s'en vont deux à deux,
Tout le monde a l'air heureux,
Toutes les femmes sont belles,
Et moi, je mouche les chandelles.

Je les mouche en pensant
A Nicolette, ma mignonne,
Si belle, si gaie et si bonne !
Ah ce tric-trac est agaçant.

SCÈNE XI.

RICHARD, CÉSAR, LES NOBLES.

RICHARD, *entrant.*

Elle a parfois de singulières façons, l'héritière de Flavi-
gnolles! (*A César.*) Que fais-tu là, toi?

CÉSAR, *très ému.*

Mon lieutenant... je ne... pardonnez-moi, mon officier.

RICHARD.

Pourquoi trembles-tu en me regardant?

CÉSAR.

Parce que c'est... c'est le remords.

RICHARD.

Quel remords?

CÉSAR.

C'est bien difficile à dire.

RICHARD.

Voyons, parleras-tu?

CÉSAR.

Nous aimons la même femme.

RICHARD.

Oh!

CÉSAR.

Je suis amoureux de la femme de mon officier.

RICHARD.

Hein?

CÉSAR.

Mais ça ne peut pas vous offenser, mon officier : c'est à
cause de la ressemblance.

RICHARD.

La ressemblance?

CÉSAR.

J'aime mieux vous le dire, vous me ferez changer de com

pagnie... vous m'enverrez dans les grenadiers... mais je ne peux pas rester ici, je ferais des bêtises.

RICHARD.

A qui ressemble-t-elle donc, la fille du marquis?

CÉSAR.

A une petite paysanne... ça va offenser mon officier.

RICHARD.

Non, non, ça m'intéresse, au contraire... De quel pays es-tu ?

CÉSAR.

De Salency.

RICHARD.

De Salency!... Ah! c'est là...

CÉSAR.

C'est là que je me suis engagé.

RICHARD.

Et tu l'aimais, cette petite paysanne?

CÉSAR.

Je n'en étais pas sûr avant d'avoir vu... l'autre... celle de mon officier... mais à présent, je le parierais.

RICHARD.

Que faisait-elle à Salency ?

CÉSAR.

Elle gardait les chèvres, mon officier.

RICHARD.

Les chèvres?

CÉSAR.

Sauf votre respect. Il fallait la voir mal attifée, avec des brins de paille dans les cheveux... son corset ouvert jusque-là... et sa jupe de bure... qui avait l'air de regretter de cacher son mollet, et elle en cachait si peu!... ça offense mon lieutenant.

RICHARD.

Va, va, va toujours.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FLAMBARD.

FLAMBARD *entrant et allant à Richard.*

Mon lieutenant, voilà une chose bien extraordinaire. (*A César.*) Qu'est-ce que vous faites-là ? C'est défendu d'écouter les conversations des sous-officiers. (*César remonte. A Richard.*) Une jeune personne du sexe féminin est entrée comme chez elle, en demandant son père, M. le marquis de Flavignolles.

RICHARD.

Ah ! bah !

FLAMBARD.

Je lui ai dit que la fille du marquis de Flavignolles épousait mon lieutenant.

RICHARD.

Et elle a paru étonnée ?

FLAMBARD.

Stupéfaite !

RICHARD.

Elle n'a vu que toi ?

FLAMBARD.

Moi seul.

RICHARD.

Va vite empêcher que personne ne l'approche.

FLAMBARD.

Oui, mon lieutenant.

RICHARD.

Et ne dis rien au marquis.

FLAMBARD.

Nous ne nous parlons pas, c'est un ryal. — (*Il sort.*)

RICHARD.

Ah! ah! marquis, vous vous êtes moqué de moi : à nous deux ! — Nicolette! gardeuse de chèvres!

CÉSAR.

Mon lieutenant ne m'envoie pas dans les grenadiers ?

RICHARD, *en sortant*.

Non, non, au contraire. Je t'attache à mon service.

CÉSAR.

Oh! les maris... tous les mêmes... Mais alors, je ne suis plus responsable; je ne suis plus responsable! (*Il sort aussi.*)

LES NOBLES.

Gagné! (*Se retournant.*) Tiens, nos femmes ne sont plus là.

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, LES NOBLES, puis NICOLETTE
ET DOROTHÉE.

LE MARQUIS, *accourant tout joyeux*.

Oh! mes chers amis, pendant que nous sommes seuls, rions un peu... Cet officier de Buonaparte qui croit épouser une Flavignolles et qui épouse une gardeuse de chèvres!... quelle farce! quelle bonne farce!... Je vais vous la montrer, vous la verrez de près. Rions un peu. — Venez donc, marquise.

NICOLETTE, *entrant*.

Me voici, mon père.

LE MARQUIS.

Ces messieurs veulent t'admirer.

NICOLETTE, *baissant les yeux*.

Oh!

LES NOBLES.

Elle est vraiment gentille.

LE MARQUIS.

Ne te gêne pas, ton futur mari n'est pas là, sois nature.

NICOLETTE.

Jamais.

LE MARQUIS.

Danse-nous un rigodon.

NICOLETTE.

Oh !

LE MARQUIS.

Eh bien ! (*Bas.*) Un refrain de ton pays... quand tu appelais tes chèvres.

NICOLETTE.

Je ne sais plus que les chansons des voltigeurs.

LE MARQUIS.

Déjà ! (*En raillant.*) Messieurs, la marquise va vous chanter la chanson des voltigeurs !

UN DES NOBLES.

Elle est à croquer, et si j'osais... Bah ! puisque ma femme s'amuse ! (*Ils la lutinent.*)

NICOLETTE.

Eh ! dites donc, les aïeux, un peu de tenue !

COUPLETS.

I

Savez-vous rien de plus galant
Qu'un voltigeur à la parade,
Quand un soleil joyeux gambade
Sur son costume étincelant ?
Ah ! comme en frisant sa moustache
Il jette un cœur que rien n'attache !
Lui faut-il des regards savants,
Des mots coquets et captivants ?
Non, l'amour vole, vole, vole
Sur le plumet des voltigeurs,

Le cœur fringant, la tête folle,
 Et prenant des airs tapageurs,
 Oui, l'amour vole, vole, vole
 Sur les fiers voltigeurs.

II

L'amour, au milieu des combats,
 Les suit comme un enfant de troupe,
 Sournoisement assis en croupe
 Sur le sac poudreux des soldats ;
 Repliant doucement ses ailes,
 Il leur reparle de leurs belles :
 Quand le clairon sonne l'assaut,
 Chacun s'élançe le front haut.
 Et l'amour vole, vole, vole.
 Etc.

III

Mais quand ils sont en garnison,
 Dans le pays tout se détraque,
 Sur tous les cœurs le corset craque,
 Comme on glisse sur le gazon !
 Le maire dit : « Quelle fortune !
 « Et quel honneur pour la commune !
 « Comme il nous naît de beaux enfants,
 « Quand tous nos maris sont contents ! »
 Et l'amour vole, vole, vole.
 Etc.

LE MARQUIS, *riant à gorge déployée.*

Très bien, très bien... vole, vole, vole, sur le plumet des
 voltigeurs... Et cegeste !.. Et cetautre !.. Quelle distinction !
 (*En raillant.*) N'est-ce pas que ma fille est un ange ?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, RICHARD, BÉATRIX, puis CÉSAR,
LES DAMES ET LES OFFICIERS.
RICHARD, *entrant.*

Monsieur le marquis, il y a là une petite gardeuse de chè-
vres.

LE MARQUIS ET NICOLETTE.

Hein ?

RICHARD.

Entrez donc, Nicolette.

DOROTHÉE, LE MARQUIS ET NICOLETTE.

Hein ? Nicolette ?

RICHARD :

J'ai pensé, monsieur le marquis, que, dans un jour heu-
reux comme celui-ci, nous ne pouvions repousser une pau-
vrette qui demande l'hospitalité.

LE MARQUIS, *stupéfait, à part.*

Ma fille !

DOROTHÉE, *bas à Nicolette.*

La fille du marquis avec votre costume !

NICOLETTE, *à part.*

Une autre qui a pris ma place !

DOROTHÉE, *à part.*

Et c'est lui qui la présente !

LE MARQUIS, *à part.*

C'est ma fille ! (*Béatrix va se précipiter dans les bras de
son père.*)

RICHARD, *la retenant.*

Ne vous trahissez pas ; je vous ai dit que votre père serait
compromis si vous vous trahissiez.

DOROTHÉE, *qui a entendu.*

Noble cœur !

BÉATRIX, *bas.*

Oh ! je ne dirai rien, monsieur, rien.

CÉSAR, *qui est entré.*

Hein ! quoi ! il y en a deux ! Ça, c'est la tête, et ça, c'est le costume !

RICHARD.

N'est-ce pas, marquis, elle est gentille, cette petite gardeuse de chèvres.

DOROTHÉE, *à part.*

Oh ! il raille. — Il a tout compris, nous sommes perdus.

LE MARQUIS.

Oui... je... oui... (*A part.*) Mais je rêve, ma parole d'honneur, je rêve.

QUINETTE.

LE MARQUIS.

Ah ! je n'en puis plus, je suffoque.

RICHARD.

Voilà, je crois, qui l'interloque.

BÉATRIX.

C'est de papa que l'on se moque !

CÉSAR.

Voilà que des deux je me toque.

NICOLETTE.

Mon père a perdu la breloque.

LE CHŒUR.

Mais qu'a-t-on fait ? Mais qu'a-t-on dit ?

Tout le monde est interdit.

RICHARD, *s'avançant en souriant.*

C'est pour cette fillette,

Quoi ! c'est pour Nicolette

Qu'on interrompt le bal !

NICOLETTE, *gaiement au marquis.*

Papa, donnez le signal ;

Dancez avec votre fille;
Quel honneur pour la famille!

(Elle s'empare du marquis, désespéré de ne pouvoir parler à sa vraie fille. — Pendant ce temps, on voit les officiers revenir avec les dames, portant chacun un éventail, un mouchoir, ou un bouquet. Ils arrivent, suivis des soldats, sur le refrain de la chanson du Tambour-major. Les couples se remettent en danse; reprise de la valse.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

DEVANT LE CHATEAU DE VAUCRESSON.

Au fond, une grille avec une porte ouvrant sur la campagne. — A droite, premier et deuxième plan, une aile du château; une porte; fenêtre avec jalousies de chaque côté de la porte.—A gauche, premier plan, un massif d'arbres; une petite grille à hauteur d'appui donnant sur un jardin potager; au quatrième plan, une allée de tilleuls qui se perd dans le lointain.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSAR, SERVANTES ET PAYSANNES, puis FLAMBARD
ET LA VIVANDIÈRE.

On entend au loin battre le rappel. Les servantes du château et d'autres paysannes sont en scène, pleurant et s'essuyant les yeux. — César est en faction devant la grille.

CHŒUR DES SERVANTES.

C'est le rappel : mon voltigeur
Aujourd'hui quitte le village,
Quel dommage !
Ah ! toujours, toujours dans mon cœur
Je conserverai son image.
Qu'il était beau, mon voltigeur !

1^{re} SERVANTE, à Flambard, qui entre.
Vous êtes, vous aussi, de la trente-deuxième ?

FLAMBARD.

Vous en voyez l'emblème :
Sergent des voltigeurs.

2^e SERVANTE.

Ah ! laissez-moi Léon.

FLAMBARD.

Plaisantez-vous, mignonne ?

1^{re} SERVANTE.

Othon,

S'il vous plaît !

2^e SERVANTE.

Anatole.

3^e SERVANTE.

Thomas, dont je suis folle.

TOUTES.

Alfred, Ernest, Gaston.

FLAMBARD.

Il ne resterait plus personne au bataillon.

TOUTES.

Si j'étais au moins vivandière,
Quelle magnifique carrière !

FLAMBARD.

Il faut posséder pour cela
Des notions sur la milice,
Outre ses états de service,
(*Montrant son front.*)
Avoir de ça ! avoir de ça !

TOUTES.

Nous en avons, nous en avons :
Au besoin nous le prouverons.

FLAMBARD.

Il faut encore, nom de d'là !
Que de tout danger l'on se raille,
Et dans le plein de la bataille
(*Montrant son cœur.*)
Avoir de ça ! avoir de ça !

TOUTES.

Nous en avons, nous en avons.

(Le tambour qui battait le rappel s'est rapproché. Alors elles repartent toutes sur la reprise de l'ensemble.)

C'est le rappel, etc.

FLAMBARD.

Taisez-vous, il faut que j'aille à l'appel.

TOUTES.

Eh bien, c'est à l'appel que nous les reverrons.

FLAMBARD, à César, qui est en faction.

Pauvres petites femmes !... Conscrit ?

CÉSAR.

Ne me faites pas causer, sergent. Je suis en faction.

FLAMBARD.

Qu'est-ce que tu gardes ?

CÉSAR.

Je garde le château.

FLAMBARD.

Le château du marquis de Flavignolles ?

CÉSAR.

Et le marquis avec.

FLAMBARD.

Ah ! tant mieux !... Pourquoi le gardes-tu ?

CÉSAR.

Je n'en sais rien... c'est la consigne de mon lieutenant.

FLAMBARD.

Est-ce qu'elle a duré longtemps, leur fête ?

CÉSAR.

Non, elle a fini tout de suite. Mon lieutenant a eu l'idée de leur amener une petite paysanne pour les amuser, — ça ne les a pas amusés du tout.

FLAMBARD.

Très gentille, la paysanne... c'est moi qui l'ai introduite au château.

CÉSAR.

Vous, sergent ?

FLAMBARD.

Je lui avais déjà pris la taille, quand elle était en dame.

CÉSAR.

Comment, en dame ?

FLAMBARD.

Ça ne te regarde pas, c'est un secret entre mon lieutenant et moi.

CÉSAR.

C'est que...

FLAMBARD.

On ne parle pas sous les armes. — J'ai voulu recommencer quand elle était en gardeuse de chèvres; elle m'a donné une de ces gifles...

CÉSAR.

Oh ! sergent !

FLAMBARD.

Je la lui ai rendue... avec les lèvres. Elle s'est rebiffée. — Ça m'amuse, moi, les femmes qui se rebiffent, c'est si rare ! — Où est-elle maintenant ?

CÉSAR.

Elle doit être au château, puisque personne ne sort.

FLAMBARD, *regardant à une fenêtre.*

Il y a des femmes là.

CÉSAR.

Oh ! c'est la fille du marquis, celle qui doit épouser l'officier d'ordonnance.

FLAMBARD.

Oh ! alors, respect... Mais tu es toujours à regarder par là, toi !

CÉSAR.

Il m'a mis en faction devant la fenêtre. — J'ai passé mon temps à regarder par les jalousies.

FLAMBARD, *allant regarder.*

Eh bien, conscrit !

CÉSAR.

Elle avait six femmes de chambre pour la déshabiller; aussi ç'a été d'un long... mais que c'était agréable !

FLAMBARD, *regardant.*

Ça, c'est curieux.

CÉSAR.

Comment !

FLAMBARD.

Elle s'habille maintenant.

CÉSAR.

Vraiment ?

FLAMBARD.

Eh bien, conscrit, et votre faction ?

CÉSAR.

Oui, sergent.

FLAMBARD.

Sais-tu par hasard où loge la belle Dorothee ?

CÉSAR.

A droite, au fond, deuxième étage, porte à gauche.

FLAMBARD.

En voilà une que j'aime !

CÉSAR.

Mam'zelle Dorothee ?

FLAMBARD.

Ne parlez pas, conscrit, vous êtes en faction.

CÉSAR.

Oui, sergent.

(Flambard fait le tour du château et disparaît en chantant la chanson du tambour-major).

SCÈNE II.

CÉSAR, puis LE MARQUIS ET DOROTHÉE.

CÉSAR.

Et il ne veut pas m'envoyer dans les grenadiers ! il ne veut pas ! *(Le marquis sort du château et veut traverser).* On ne passe pas.

LE MARQUIS.

Je la lui dois.

DOROTHÉE, *baissant les yeux et minaudant.*

Eh bien !

LE MARQUIS.

Quoi ?

DOROTHÉE, *de même.*

Ça ne vous vient pas naturellement ?

LE MARQUIS, *cherchant.*

Non.

DOROTHÉE

Offrez-lui ma main.

LE MARQUIS.

Ce ne serait pas assez.

DOROTHÉE.

Comment ?

LE MARQUIS.

Je veux dire que je ne ferai pas les choses à demi.

DOROTHÉE.

Moi non plus.

LE MARQUIS, *se dirigeant vers la grille de sortie.*

J'ai d'autres vues.

CÉSAR

On ne passe pas.

LE MARQUIS.

Ah ! oui, on ne passe pas... puis-je envoyer quelqu'un ?

CÉSAR.

Personne.

LE MARQUIS.

Alors, nous sommes tous gardés à vue ?

CÉSAR.

Tous.

LE MARQUIS.

Ah ! *(A part.)* Il m'inquiète, ce factionnaire.

DOROTHÉE, *bas*.

Que désirez-vous, marquis ?

LE MARQUIS.

Je désire savoir pourquoi nous sommes gardés à vue.

DOROTHÉE.

Je le saurai.

LE MARQUIS.

Et je veux parler à mon gendre.

DOROTHÉE.

Je vous l'amènerai.

LE MARQUIS.

Comment ?

DOROTHÉE.

J'irai chez lui.

LE MARQUIS.

Toi ?

DOROTHÉE.

Avec joie.

LE MARQUIS.

Mais tu ne peux pas sortir.

DOROTHÉE.

Rentrez au château, laissez-moi seule.

LE MARQUIS.

Que feras-tu ?

DOROTHÉE.

Je subjugueraï ce factionnaire.

LE MARQUIS.

Ah ! je n'y pensais pas... Subjuguë, Dorothée, subjuguë.

DOROTHÉE.

Oh ! avec décence.

LE MARQUIS.

Comme toujours. Va, Dorothée, va... je m'esquive.

DOROTHÉE.

Autrefois vous auriez trouvé un mot tendre.

LE MARQUIS.

Comment, on ne passe pas ?

CÉSAR, *croisant la baïonnette et avec énergie.*

On ne passe pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

CÉSAR.

C'est la consigne.

LE MARQUIS.

Je suis prisonnier alors ?

CÉSAR.

C'est la consigne.

LE MARQUIS.

Voilà qui est violent, par exemple. . . Un marquis de Flavignolles !

(Il remonte. — Dorothee sort aussi du château et veut traverser.)

CÉSAR.

On ne passe pas.

DOROTHÉE.

Comment, on ne passe pas ?

CÉSAR, *croisant la baïonnette.*

On ne passe pas.

DOROTHÉE.

Militaire ! alors je suis prisonnière ? de qui ?

CÉSAR.

De mon lieutenant.

DOROTHÉE, *avec joie.*Ah ! *(Avec émotion.)* Je ne demande pas mieux.LE MARQUIS, *reparaissant au fond et avec colère.*

Un marquis de Flavignolles !

DOROTHÉE.

Ah ! monsieur le marquis.

LE MARQUIS

Je suis gardé, Dorothée... je suis gardé.

DOROTHÉE.

Moi aussi, marquis.

LE MARQUIS.

Et je voulais aller chez mon futur gendre.

DOROTHÉE.

Le lieutenant ?

LE MARQUIS.

Je ne l'ai pas vu depuis hier... Il a été admirable, entends-tu, admirable !

DOROTHÉE.

A qui le dites-vous ? Je ne le lui demanderai pas à cause de sa mère, mais je suis sûre qu'il a du sang de marquis dans les veines.

LE MARQUIS.

Moi aussi, j'en suis sûr. Il pouvait me perdre hier, s'il avait laissé Béatrix parler devant tout le monde.

DOROTHÉE.

Pauvre petite, qui venait se jeter dans la gueule du loup !

LE MARQUIS.

Elle voulait me faire une surprise, la chère mignonne ! S'il ne l'avait pas obligée à se déguiser, tout le monde aurait vu que je bafouais M. de Buonaparte, qui n'aime pas à être bafoué, comme tous les parvenus.

DOROTHÉE.

Ça fait pitié !

LE MARQUIS.

Et il l'a déguisée en gardeuse de chèvres !... C'était une malice généreuse et spirituelle. Voilà des choses qui me touchent, moi. — Je te le dis, Dorothée, ce lieutenant n'est pas un homme ordinaire.

DOROTHÉE.

Vous lui devez une réparation.

LE MARQUIS.

Tu es adorable ! (*Il la baise au front et sort sur une piroquette.*)

DOROTHÉE.

Oh ! (*Avec un soupir.*) Comme les hommes vieillissent vite !
Maintenant, à mon lieutenant.

SCÈNE III.

CÉSAR, DOROTHÉE, puis NICOLETTE.

CÉSAR, à *Dorothée qui se dirige vers lui.*

On ne passe pas.

DOROTHÉE.

Mais je ne veux pas passer, soldat... Au contraire... Tiens !
c'est César.

CÉSAR,

Oui, mam'zelle Dorothée.

DOROTHÉE.

Il est très bien, ton lieutenant.

CÉSAR.

Ne me faites pas parler : je suis en faction.

DOROTHÉE.

C'est ce matin qu'il t'a mis en faction.

CÉSAR.

Cette nuit.

DOROTHÉE.

Je suis donc sa prisonnière ?

CÉSAR.

Apparemment.

DOROTHÉE.

Si je te priais de me laisser passer ?

CÉSAR, *croisant la baïonnette.*

Jamais !

DOROTHÉE.

Ah! que j'aimerais commander à de pareils militaires!
(*A part.*) Mais il ne me laissera jamais sortir.

NICOLETTE, paraissant à la porte du château, suivie
de plusieurs caméristes.

Assez! assez! assez d'étiquette pour une fois! (*Elles continuent à saluer.*) Ah! oui, les saluts... (*Elles partent comme une volée d'oiseaux.*) Elles sont crevantes!... (*Apercevant Dorothée.*) Bonjour, ma bonne Dorothée.

DOROTHÉE.

Oui, oui, madame. — Je causais avec ce voltigeur.

NICOLETTE, à part.

César!

CÉSAR, à part,

Et il n'a pas voulu m'envoyer dans les grenadiers!

NICOLETTE, à part.

Comme il me regarde!

CÉSAR, à part.

Comme elle me dévisage!

DOROTHÉE, à part.

Voilà le moment de passer.

NICOLETTE.

Oh! la! la! Oh! la! la!... Voilà que l'émotion me gagne.

CÉSAR, à part.

Sapristi! sapristi!... mes jambes flageolent.

DOROTHÉE, à part.

Advienne que pourra! (*Elle a tourné autour de César, qui reste fasciné par Nicolette, et elle s'esquive.*)

SCÈNE IV.

NICOLETTE, CÉSAR.

(Nicolette et César se regardent en se rapprochant l'un de l'autre avec un embarras qui va toujours croissant.)

NICOLETTE, *n'y tenant plus.*

Eh bien ! oui, là ! Nicolette, c'est Nicolette !

CÉSAR.

C'est toi ! c'est vous ! c'est...

NICOLETTE.

Ma foi ! tant pis pour mes aïeux, embrasse-moi comme autrefois.

CÉSAR.

Ah ! *(Ils sautent dans les bras l'un de l'autre.)*

DUETTO.

NICOLETTE.

Embrasse-moi comme autrefois,
Lorsque nous courions dans les bois,
L'âme pleine de doux émois,
Avec nos habits des dimanches.

CÉSAR.

Comme au temps où, serrant la main,
Nous chantions un joyeux refrain
Sous le ciel que cachaient les branches.

ENSEMBLE.

Sous le ciel que cachaient les branches.

CÉSAR :

Ah ! qu'il est doux d'être amoureux !

NICOLETTE.

Les fleurs nous semblaient plus mignonnes.

CÉSAR.

Et dans les chemins plus ombreux...

NICOLETTE.

Les arbres tressaient des couronnes.

CÉSAR.

Embrasse-moi pour les prés verts,
 Pour les sentiers toujours couverts,
 Pour le printemps, pour les hivers,
 Pour le passé, pour l'espérance.

NICOLETTE.

Je t'embrasse pour les moissons,
 Je t'embrasse pour les pinsons,
 Pour les ruisseaux, pour les buissons...

(Lui sautant au cou.)

Tiens, je t'embrasse pour la France!

CÉSAR, s'arrêtant.

Ah! mon Dieu!... je trompe mon lieutenant.

NICOLETTE.

Ça ne fait rien.

CÉSAR.

Ça ne fait rien! .. il ne t'épouse donc pas?

NICOLETTE.

Si... si... mais... je suis veuve.

CÉSAR.

Mon lieutenant?..

NICOLETTE.

Non... non... Avant lui... j'ai épousé un lord, ou un mi-
 lord anglais, ou écossais... Je ne me rappelle plus qui...
 Voilà pourquoi je suis veuve.

CÉSAR.

Et depuis quand?

NICOLETTE

Je l'ai oublié, parce que, tu conçois, dans le grand monde...
 Il faut te dire d'abord que je suis la fille du marquis... je
 suis une née Flavignolles. Comment ça s'est-il fait? je n'en
 sais rien... Tu ne comprends pas? ni moi non plus... mais
 c'est égal, ça me fait du bien d'expliquer à quelqu'un ce que
 je suis.

CÉSAR.

Mais tu n'expliques rien du tout.

NICOLETTE.

Et puis, je vais être la femme... la seconde... mais non... la première... C'est lui qui sera le second... voltigeur... Le premier était un Anglais... Tu as bien compris ? Maintenant ça me fait plaisir de penser que tu es l'ordonnance de mon mari.

CÉSAR.

Oui, je cirerai ses bottes.

NICOLETTE.

Et tu seras toujours là... tu ne manqueras de rien ! — Je ne veux pas que tu sois pauvre quand je suis riche.

CÉSAR, *se récriant*.

Nicolette !... (*A part.*) Bon petit cœur !

NICOLETTE.

Papa me doit bien quelque chose... Je le cajolerai un peu et il me donnera ce que je voudrai. Tu mangeras de bonnes choses, comme moi.

CÉSAR.

Jamais !

NICOLETTE.

Tu boiras de bons vins, comme moi.

CÉSAR.

Jamais !

NICOLETTE.

Tu épouseras une jolie femme, comme moi.

CÉSAR.

Jamais !

NICOLETTE.

Oui, tu as raison, ça me ferait de la peine ; reste garçon.

CÉSAR.

Oui, oui, tu me le conseilles. Eh bien ! explique-toi avec calme.

NICOLETTE.

Je ne fais que ça.

CÉSAR.

Pourquoi as-tu accepté d'être la fille du marquis?

NICOLETTE.

On ne refuse pas ces choses-là à un marquis... est-ce que tu aurais refusé, toi? Et puis, c'est le jour où tu voulais épouser ta rosière... Elle était jolie, ta rosière! parlons-en.

CÉSAR.

Et pourquoi te maries-tu ?

NICOLETTE.

Parce que papa voulait me faire épouser un officier... C'était son idée... j'avais le choix.

CÉSAR.

Il fallait me prendre.

NICOLETTE.

Mais tu n'es pas officier !

CÉSAR.

Il fallait attendre.

NICOLETTE.

Ah ! bien, moi, je pensais qu'un mari ça n'engageait à rien. Mon petit César, il faut m'excuser.

CÉSAR.

Et on ne l'a pas nommée rosière !

NICOLETTE.

Voici papa.

CÉSAR.

Ah ! mon Dieu... et ma faction !

NICOLETTE.

Laisse-la donc, ta faction; je te recommanderai à mon mari.

CÉSAR.

Et la discipline ! (*Il reprend son fusil.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *entrant, à part.*

Dorothée a pu passer...

NICOLETTE, *allant à lui.*

Bonjour, mon père.

LE MARQUIS.

Hein ! quoi?... Ah ! oui, bonjour !

NICOLETTE.

Vous allez bien, mon père ?

LE MARQUIS.

Merci, très bien... (*À part.*) Elle m'agace à présent.NICOLETTE, *très calme.*

Papa, je voudrais te demander quelque chose.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle me tutoie !

NICOLETTE.

Tu es si gentil !

LE MARQUIS, *à part.*

Gentil ! voilà que je suis gentil.

NICOLETTE.

Je suis très riche, n'est-ce pas, petit père ?

LE MARQUIS.

Elle m'agace horriblement.

NICOLETTE.

Tu m'as dit que j'étais très riche.

LE MARQUIS.

Oui, je te l'ai dit, mais on ne se tutoie pas dans notre monde.

NICOLETTE, *prétentieuse.*

Eh bien ! monsieur mon père...

LE MARQUIS, *à part.*

C'est encore plus agaçant.

NICOLETTE.

Puisque je suis si riche, donnez-moi mon argent.

LE MARQUIS.

Pourquoi faire?

NICOLETTE.

Pour doter un ami.

LE MARQUIS.

Comment ?

NICOLETTE.

Où est le plaisir d'être ta fille, si je n'ai rien à donner à personne ?

LE MARQUIS.

Tu as raison, c'est juste, je dois m'acquitter envers toi... Tu n'auras pas été ma fille pour rien. (*Lui donnant une bourse*). Voici un à compte.

NICOLETTE.

Oh! merci, mon petit papa, merci.

LE MARQUIS.

Je te défends de me remercier. (*A part.*) Petit papa! petit papa... Elle me porte sur les nerfs. (*Il s'assied à gauche.*)

NICOLETTE, *riant et allant s'asseoir sur ses genoux.*

J'ai encore quelque chose à te demander.

LE MARQUIS.

Laisse-moi tranquille.

NICOLETTE.

Tu ne peux pas être méchant avec cette bonne grosse figure.

LE MARQUIS.

Ne touche pas à ma perruque.

NICOLETTE.

Je veux te recommander quelqu'un.

LE MARQUIS.

Ce sera long ?

NICOLETTE.

Oh ! non... c'est l'ordonnance de mon mari.

LE MARQUIS.

Ne me tapote donc pas les joues.

NICOLETTE.

Ce beau voltigeur qui est en faction.

LE MARQUIS.

Celui qui ne veut pas me laisser passer !

NICOLETTE.

Papa ! pardonne-lui... c'est sa consigne.

LE MARQUIS.

Pardonne-lui ! . Je ne te tutoie pas, moi, je te défends de me tutoyer.

NICOLETTE.

Voilà que tu t'embrouilles !

LE MARQUIS, *se levant.*

Va te promener !

NICOLETTE.

Oh ! comme vous traitez votre progéniture !

LE MARQUIS.

Je te traite comme il me plait.

NICOLETTE.

Peut-on être méchant avec ces gros yeux de mouton ?

LE MARQUIS.

Comment, de mouton ?

NICOLETTE.

Allons ! fais-moi une risette.

LE MARQUIS.

Jamais !

NICOLETTE.

Et protège César.

LE MARQUIS.

Je te défends de m'embrasser.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RICHARD.

RICHARD, *entrant.*

Quoi ! marquis, même dans l'intimité ?

NICOLETTE.

Ah ! mon futur !

LE MARQUIS.

Le lieutenant Richard ! Enfin !

CÉSAR, *avec désespoir, à part.*

C'est lui !

RICHARD, *gaiement.*

Songez, marquis, que nous comptons bien vous dorloter tous les deux. Ne craignez pas, madame, d'embrasser votre père devant moi.

NICOLETTE.

Oh ! non. (*Elle l'embrasse.*)

RICHARD.

Quel tableau !.. Et quand vous aurez des petits-enfants...

NICOLETTE, *baissant les yeux.*

Oh ! ne parlez pas de cela.

RICHARD.

Parlons-en au contraire... Des petits-enfants qui ressembleront à leur grand-père.

(*Le marquis paraît très mal à l'aise.*)

NICOLETTE.

A leur père d'abord.

RICHARD, *très haut.*

Non, non, au grand-papa, qui auront son élégance, sa distinction, et celle de sa fille.

NICOLETTE, *avec une modestie comique.*

Oh!

RICHARD.

Vous êtes ému, marquis, avouez que vous êtes ému.

LE MARQUIS.

Oui... oui... certainement. (*A part.*) Que le diable l'emporte!

RICHARD.

Soyez sûr que le nom ne s'éteindra pas, nous le diviserons en plusieurs branches, dont vous serez la noble souche. — Comptez sur nous : n'est-ce pas, marquise ?

NICOLETTE.

Oh ! vous dites des choses qui m'obligent à baisser les yeux. (*A part.*) Ah ! mais non, je suis veuve.

LE MARQUIS.

Je voudrais causer sérieusement avec vous.

RICHARD.

Très volontiers, marquis. Mais d'abord j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Le premier Consul est venu camper ici avec sa maison militaire.

LE MARQUIS.

Cela m'est bien égal.

RICHARD.

Vous me permettrez bien de lui présenter ma fiancée.

LE MARQUIS.

A M. de Buonaparte !

RICHARD.

Ça lui sera très agréable.

NICOLETTE, *à part.*

On dirait qu'il se moque de moi.

LE MARQUIS.

En voilà bien d'une autre !

RICHARD.

Il verra que vous vous ralliez à son gouvernement.

LE MARQUIS.

Je ne me rallie pas de tout, je cède à la force.

RICHARD.

Oh ! marquis, oh ! ne me dites pas cela !

LE MARQUIS.

Je vous le dis.

RICHARD.

Vous cédez à la force en daignant me donner votre char mante fille. Oh ! marquis, oh !

LE MARQUIS, *embarrassé.*

Je vous ai demandé un entretien particulier.

RICHARD, *sans lui répondre.*

Je sais bien que le premier Consul a désiré que votre fille épousât un officier.

NICOLETTE, *à part.*

Le premier Consul !

RICHARD.

Vous vous êtes rendu à son désir avec une véritable courtoisie. Nous irons le remercier, ma femme et moi ; j'espère que vous nous accompagnerez, beau-père ?

LE MARQUIS, *remontant.*Monsieur ! monsieur ! (*A Nicolette.*) Retire-toi.

NICOLETTE.

Oui, mon père.

RICHARD, *voulant arrêter Nicolette.*

Mais non, mais non.

LE MARQUIS, *le retenant.*

J'ai à vous parler.

NICOLETTE, *à part, pendant qu'il remonte.*

I.

Je ne suis pas sotte :

Il me trouve l'air emprunté

Sur une tête de linotte,
Et rit de ma naïveté...
Je ne suis pas sotté.

II.

Je ne suis pas sotté :
Certe il est charmant, mon mari,
Mais j'entends ce que l'on chuchote
Et je ne lui plais qu'à demi...
Je ne suis pas sotté.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, RICHARD.

LE MARQUIS.

Vous ne voulez pas me laisser vous parler sérieusement.

RICHARD.

Un peu plus tard, marquis. Voici mes camarades qui veulent vous présenter leurs hommages avant de partir.

LE MARQUIS.

Ils sont bien bons !

RICHARD.

A vous et à ma noble fiancée.

LE MARQUIS.

Oh ! ça, c'est inutile.

RICHARD.

Pourquoi donc ? Ils sont enchantés de ma femme, ils trouvent tous qu'elle vous ressemble.

LE MARQUIS, *à part*.

Ah ! mais c'est très désagréable, cela.

RICHARD.

Les voici. — Entrez, messieurs, entrez ; mon aimable beau-père vous attend.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LES OFFICIERS, *en tenue de route.*

LE MARQUIS.

Très flatté, messieurs, très flatté.

PREMIER OFFICIER.

Nous tenons, marquis, à vous faire nos adieux.

LE MARQUIS.

Trop de bonté!

DEUXIÈME OFFICIER.

Ne pouvons-nous pas présenter nos hommages à votre charmante fille?

LE MARQUIS.

Elle est un peu souffrante.

TROISIÈME OFFICIER.

Vraiment, marquis, vous avez là un trésor.

LE MARQUIS.

Trop aimable!

QUATRIÈME OFFICIER.

Et comme on voit tout de suite qu'elle est bien votre fille!

LE MARQUIS.

Vous me comblez!

CHŒUR DES OFFICIERS.

Du départ, cher marquis, l'heure s'avance
Et nous venons, pleins de reconnaissance,
Vous présenter, en ces derniers moments,

Marquis, nos compliments.

Vous souffrirez, pour nous donner courage,
Qu'à votre fille ici nous offrons

De nos respects tout l'hommage;

Marquis, marquis, nous vous en supplions
Avant de plier bagage.

PREMIER OFFICIER.

Nous partons dans une heure.

LE MARQUIS.

Bonne chance et au revoir! (*Sortie des officiers.*)

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, RICHARD.

LE MARQUIS.

Non, non, non, cela ne peut pas durer, c'est au-dessus de
mes forces.

RICHARD, *railleur.*

Quoi donc, marquis?

LE MARQUIS.

Vous me raillez, vous avez raison.

RICHARD.

Est-ce que je raille?

LE MARQUIS.

Vous me faites railler par vos amis, vous en avez le droit.
J'ai été battu hier. Je me rends.

RICHARD, *riant.*

Avons-nous donc bataillé ensemble?

LE MARQUIS.

Hier, vous m'avez écrasé de votre magnanimité... Je ne
vous ai pas encore dit ce que je pensais de votre conduite.

RICHARD.

Je ne vous l'ai pas demandé.

LE MARQUIS.

Elle a été superbe... superbe, entendez-vous

RICHARD.

J'ai pu vous étonner à ce point?

LE MARQUIS.

Vous avez un cœur de gentilhomme.

RICHARD, *souriant*.

Vous ne marchandez pas les éloges.

LE MARQUIS.

Je ne veux pas être en reste de générosité avec vous; je vous avouerai tout.

RICHARD.

Quoi donc?

LE MARQUIS.

J'ai voulu me moquer de M. de Buonaparte.

RICHARD.

En ma personne, je l'ai bien vu.

LE MARQUIS.

Et vous ne vous révoltez pas? Et vous épouseriez Nicolette pour sauver un homme qui... qui a?... Ces choses-là me transportent, moi. (*A part.*) Il a certainement du sang de marquis dans les veines! (*Haut.*) Lieutenant! Embrassez-moi, je vous donne ma fille.RICHARD, *sans s'émouvoir et souriant*.

C'est déjà fait.

LE MARQUIS.

La vraie... la vraie, entendez-vous? Béatrix, ma Béatrix! Le roi me comprendra. Nous vous ferons baron, voulez-vous vicomte? comte? Allons, mon cher comte! c'est bien le moins pour le mari de mademoiselle de Flavignolles.

RICHARD.

Mademoiselle de Flavignolles, c'est Nicolette.

LE MARQUIS.

Permettez!

RICHARD.

Je n'en connais pas d'autre.

LE MARQUIS.

Vous avez été sublime... mais rappelez-vous qu'il est inu-

tile d'être sublime dans la vie privée, ça ne mène à rien. Et moi, monsieur, je me pique d'être beau joueur. Votre premier Consul dira ce qu'il voudra, mais je renverrai Nicolette à ses chèvres.

RICHARD.

Vous ne le pouvez plus, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Comment, je ne le peux plus?

RICHARD.

J'ai affirmé publiquement qu'elle était votre fille.

LE MARQUIS.

Pour sauver Béatrix.

RICHARD.

Et un officier ne peut pas mentir.

LE MARQUIS.

Mais je vous dois de la reconnaissance.

RICHARD.

Ne parlez pas de cela, beau-père.

LE MARQUIS.

Je tiens à m'acquitter.

RICHARD.

Moi, je tiens à prendre pour femme la ravissante personne que vous vous êtes donnée pour fille.

LE MARQUIS.

Et vous me forceriez à garder cette petite?

RICHARD.

Pourquoi pas? J'ai été distingué par mademoiselle Nicolette... Ça flatte, ces choses-là!

LE MARQUIS.

Ça flatte!... Et elle s'intéresse à un simple voltigeur.

RICHARD.

César, mon ordonnance?... Je lui ferai donner de l'avancement. N'est-ce pas comme cela qu'on se débarrasse des amants de sa femme dans votre monde?

LE MARQUIS.

Elle est maladroite, elle est gauche.

RICHARD.

Elle est jolie, et elle aurait pu être laide.

LE MARQUIS.

Je le voulais.

RICHARD.

Eh bien ! je l'aurais épousée tout de même.

LE MARQUIS.

C'est trop fort !

RICHARD.

Pour avoir l'honneur d'être votre gendre.

LE MARQUIS.

Eh bien ! non, vous ne l'épouserez pas.

RICHARD.

Je l'épouserai.

LE MARQUIS.

Vous ne l'épouserez pas !

RICHARD.

Je l'épouserai !... Elle sera votre fille, je serai votre gendre, vous vivrez entre nous deux.

LE MARQUIS.

Jamais !

RICHARD.

Vous aurez toute votre vie un factionnaire...

LE MARQUIS.

Moi !

RICHARD.

Qui me gardera mon beau-père.

LE MARQUIS.

Savez-vous, monsieur le lieutenant, que je sais encore manier une épée ?

RICHARD.

Oh ! papa, papa, y pensez-vous ?

LE MARQUIS.

Monsieur !

RICHARD.

Vous vous enroutez.

LE MARQUIS.

Monsieur !... (*Pause*). Vous m'obligerez à garder cette che-
vrière ?

RICHARD.

Je vous y obligerai.

SCÈNE X.

LES MÊMES, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, *entrant, très émue.*

Ah ! il est ici.

LE MARQUIS.

Dorothée, approche-toi, tu vas tomber à la renverse.

DOROTHÉE.

Comment !

LE MARQUIS.

T'imagines-tu que ce monsieur refuse la main de Béatrix ?

DOROTHÉE.

J'en étais sûre.

LE MARQUIS.

Il veut épouser Nicolette.

DOROTHÉE.

Ah !

LE MARQUIS.

Et me la laisser pour fille.

DOROTHÉE.

C'est horrible !

LE MARQUIS, *à part.*

Tu n'as donc pas expliqué à ce maudit lieutenant ce qu'était Nicolette ?

DOROTHÉE.

Je ne l'ai pas vu.

LE MARQUIS.

Tu es partie pour aller le chercher.

DOROTHÉE, *baissant les yeux.*

Oui, mais je me suis trompée... de lieutenant.

LE MARQUIS.

Alors ?

DOROTHÉE.

Ne soyez pas cruel.

LE MARQUIS.

Je veux dire : alors tu ne lui as rien dit ? — Va me chercher Nicolette.

DOROTHÉE.

Nicolette a quitté le château depuis une heure.

LE MARQUIS, *joyeux.*

Elle est partie ! Elle est retournée à ses chèvres !

RICHARD.

Jamais ! jamais ! Nous la retrouverons, marquis.

LE MARQUIS.

Je suis ravi, ravi, ravi.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, NICOLETTE.

NICOLETTE, *entrant.*

Me voilà, moi

TOUS.

Ah

NICOLETTE.

Vous étiez inquiet, mon père ?

LE MARQUIS.

Non.

NICOLETTE.

Je suis allée jusqu'au camp.

DOROTHÉE.

Au camp !

RICHARD.

Sans votre mari !

NICOLETTE.

Oh ! nous ne sommes pas encore mariés.

TOUS.

Comment ?

NICOLETTE.

J'ai beaucoup réfléchi, mon père.

LE MARQUIS.

Ça n'est égal.

RICHARD.

Vous hésitez à vous marier ?

NICOLETTE.

Je n'ose plus, je n'ose plus.

TOUS.

Ah !

NICOLETTE.

Le grand monde me fait peur... Je vous en demande pardon, mais...

COUPLETS.

I

Je ne sais rien et tout m'étonne ;
 Voilà pourquoi je suis poltronne,
 Pourquoi j'ai peur dans vos salons.
 J'y vois des messieurs d'importance

Qui s'y prélassent en cadence,
 Gonflés comme de gros ballons ;
 Je ne vois que vertus énormes,
 Toujours près de s'effaroucher,
 A qui l'on ne doit pas toucher.
 Peut-être y met-on moins de formes
 Quand on sait
 Ce que c'est.

Je crois que tout ce qu'on raconte
 Aux fillettes n'est pas un conte :
 Les enfants naissent sous des choux,
 Les maris n'ont que des mots tendres,
 Les femmes ne font pas d'esclandres,
 Oh ! que le mariage est doux !
 De bons gros baisers se repaître,
 Boire du lait, manger du miel,
 Flâner dans le septième ciel !
 Mais tout cela finit peut-être
 Quand on sait
 Ce que c'est.

III

Amour pour moi n'est qu'un mot vague ;
 Quand je l'entends, mon cœur divague
 Et j'ai de doux enchantements.
 Je ne me crois pas très savante ;
 Je suis bien sûre, et je m'en vante,
 D'avoir quelques étonnements :
 On n'a pas la science infuse !
 Certes, on peut prendre un amoureux :
 Plusieurs, n'est-ce pas ? c'est affreux !
 Mais peut-être a-t-on quelque excuse
 Quand on sait
 Ce que c'est.

RICHARD.

Ah ! Ça devient inquiétant.

DOROTHÉE.

Si c'est là ce qu'elle a appris au camp !

LE MARQUIS, à *Richard*.

Maintenant, faites ce que vous voudrez. Je va is porter ma tête au premier Consul.

NICOLETTE.

Je l'ai vu, le premier Consul.

TOUS.

Le premier Consul !

NICOLETTE.

Oui, oui, j'allais au camp pour le voir et je l'ai vu.

TOUS.

Ah ! bah !

NICOLETTE.

Dame ! quand on est la fille du marquis de Flavignolles ! — J'arrive... Je vois un officier ; je lui dis : « Peut-on parler au premier Consul ? » — Il me prend la taille, ... quelles mœurs ! — J'en arrête un second ; je lui adresse la même question ; il m'embrasse. — Un troisième : il m'embrasse. — Puis un quatrième... Oh ! quelles mœurs !... Un général passe, je me précipite et je l'empoigne : « Mon général, je suis la fille du marquis de Flavignolles ; le premier Consul veut me forcer à épouser un officier : mais moi, je ne tiens pas au grade. — Choisissez dans les rangs. — Un simple caporal. — Deux si vous voulez. » — Oh ! celui-là, par exemple, je lui saute au cou. Ma foi, tant pis pour les mœurs ! — Je lui crie : — « Ah ! tiens, toi, je t'aime ! » — Sapristi ! c'était le premier Consul lui-même !

TOUS.

Oh !

NICOLETTE.

C'était fait. — Maintenant, mon père, je peux épouser qui e voudrai, pourvu que ce soit un caporal.

DOROTHÉE.

Et alors ?

NICOLETTE.

J'attendrai que César ait les galons. — (*Voyant entrer César.*) Il les a !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CÉSAR, puis FLAMBARD ET LES OFFICIERS.

CÉSAR.

Oui, j'ai eu de l'avancement... Je ne sais pas pourquoi.

NICOLETTE, *l'embrassant.*

Tu as dû faire quelque belle action !

DOROTHÉE, *à part.*

Richard redevient libre !

FLAMBARD, *bas à Dorothée.*

Veux-tu que je t'épouse après la guerre ?

DOROTHÉE.

Sergent !

FLAMBARD.

Ce soir, à sept heures, sur les remparts.

DOROTHÉE.

Pourquoi ?

FLAMBARD.

Parce que, si ce n'est pas une réparation, je l'oublierai.

DOROTHÉE, *à part.*

Oh ! le sacripant !

LE MARQUIS.

Mais alors... de qui serai-je le beau-père, moi ?

NICOLETTE, *avec orgueil.*

Du caporal César.

CÉSAR, *ahuri.*

Quoi !

LE MARQUIS.

Que l'on me conduise à la Bastille!... non, elle n'y est plus... à ce qui la remplace.

NICOLETTE.

Vous ne voulez donc plus aller à Londres?

LE MARQUIS.

A Londres?

NICOLETTE.

Vous disiez toujours : « Je partirai pour Londres le lendemain de la noce! » Alors, j'ai dit au premier Consul : « Majesté... »

LE MARQUIS, *indigné.*

Comment!

NICOLETTE.

Je l'avais embrassé.. (*Reprenant.*) « Donnez-moi deux saufs-conduits, un pour le marquis et un pour sa fille, la vraie. »

LE MARQUIS.

Ah! cette fois, dans mes bras!

NICOLETTE.

Oh! mon ex-père! (*Allant à Richard.*) Eh bien! et vous, lieutenant?

LE MARQUIS.

Oui, et vous?

RICHARD.

Moi! (*On entend une marche militaire.*) Voilà ce qui me reste, voilà ce que j'aime!

DES OFFICIERS, *reparaissant au fond.*

Au revoir, Richard!

RICHARD, *gaiement.*

Mais je vous suis, mes amis, je vous suis, on ne se battra pas sans moi! je pars avec vous!

LE MARQUIS, *prenant la main de Richard.*

Brave jeune homme ! (*A part.*) C'est dommage... je commençais à l'aimer.

RICHARD, *s'approchant de Nicolette.*

Mademoiselle, je vais partir...

NICOLETTE.

Vous ! il faut que je vous embrasse !

COUPLET AU PUBLIC.

On m'a faite, en un tour de main,
Marquise des pieds à la tête,
Si noble que j'en étais bête,
Noble comme un vieux parchemin.
Maintenant, ce que je désire...
Ah ! messieurs, faut-il vous le dire ?
Et pouvons-nous reprendre en chœur
Notre petit refrain vainqueur ?

(*Parlé.*) Pouvons-nous ?

Le succès vole, vole, vole,
Sur le plumet des voltigeurs !
Retenez l'ingrat qui s'envole
Par des bravos bien tapageurs :
Le succès vole, vole,
Sur nos gais voltigeurs !

FIN.